

VIE

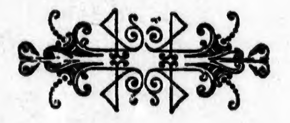
DE

PHIRIN VERREAU

ÈVE DU SÉMINAIRE DE RIMOUSKI

DÉCÉDÉ LE 7 DÉCEMBRE 1891

RÈS SON JOURNAL ET SES LETTRES



QUÉBEC

C. DARVEAU, IMPRIMEUR

—

1894



VIE

DE

ZEPHIRIN VERREAU

ÉLÈVE DU SÉMINAIRE DE RIMOUSKI

DÉCÉDÉ LE 7 DÉCEMBRE 1891

D'APRÈS SON JOURNAL ET SES LETTRES



QUÉBEC

C. DARVEAU, IMPRIMEUR

1894

Z

D'

VIE

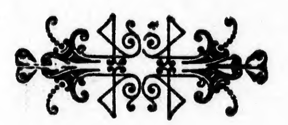
DE

ZEPHIRIN VERREAU

ÉLÈVE DU SÉMINAIRE DE RIMOUSKI

DÉCÉDÉ LE 7 DÉCEMBRE 1891

D'APRÈS SON JOURNAL ET SES LETTRES



QUÉBEC

C. DARVEAU, IMPRIMEUR

1894

AVE MARIA

" Il est bon à l'homme de porter le joug du Seigneur dès ses plus tendres années. "

(Prov.)

(Epigraphe du Journal de Zéphir.)

APPROBATION

Nous avons fait examiner le manuscrit intitulé: *Zéphirin Verreau, élève du Séminaire de Rimouski, décédé le 7 décembre 1891*, et ayant jugé que l'histoire de la vie si courte mais si bien remplie de ce jeune homme pourrait contribuer à faire aimer davantage la religion et la vertu, nous en permettons l'impression et en recommandons la lecture aux fidèles de notre diocèse, aux élèves de notre séminaire plus particulièrement.

Donné à Saint-Germain de Rimouski, le 8 mai 1894.

† ANDRÉ-ALBERT, Ev.
de St-Germain de Rimouski.

AVANT-PROPOS.

Le 7 décembre 1891, un élève du Séminaire de Rimouski rendait son âme à Dieu.

Jusque-là on avait remarqué dans la conduite de ce jeune homme une piété soutenue, une application constante au travail, une régularité scrupuleuse à observer son règlement. Néanmoins on ne voyait rien en lui qui pût le faire distinguer du commun des bons écoliers : il accomplissait fidèlement son devoir sans éclat toutefois et sans bruit.

Mais les sentiments admirables de piété qu'il fit paraître durant sa dernière maladie ; en outre, des détails sur sa conduite fournis par ceux qui l'avaient connu plus intimement et quelques écrits qu'il laissait, en particulier un *Journal* intime tenu pendant plusieurs années, firent voir que ce jeune homme était vertueux à un haut degré.

Aussi, sur la demande de l'évêque du diocèse, un de ses confrères fut chargé de recueillir tous les renseignements qu'il pourrait avoir sur cette

vie, qui, on le constatait, avait été précieuse devant Dieu. Les notes qui ont été ainsi recueillies sont conservées dans les archives du Séminaire. * Ayant eu occasion de les lire, nous en avons été grandement édifié, et nous nous sommes fait à nous-même cette réflexion que nous avions entendu faire au lendemain de sa mort : " On ne savait pas jusqu'à quel point ce jeune homme était bon. "

Ce n'est pas là une vie ordinaire. C'est la vie du chrétien telle qu'on voudrait qu'elle fut : admirable de piété envers Dieu, envers Notre-Seigneur et sa divine Mère ; admirable de l'amour filial le plus tendre envers sa famille ; admirable de reconnaissance pour tous ceux qui lui faisaient du bien ; admirable aussi de charité fraternelle pour ceux avec qui il vivait.

Plusieurs ont pensé comme nous qu'il serait utile aux jeunes gens, et aux séminaristes en particulier, de leur faire connaître cette vie si belle, toute pour Dieu, écoulée paisiblement dans l'amour et la joie du Seigneur, commencée au foyer de la famille, sous le regard d'une mère tendrement aimée, continuée et terminée au mi-

* C'est ce document que nous citerons plusieurs fois sous le titre de " Notes sur Z. Verreau."

lieu d'une autre famille, à l'ombre des murs bénis d'un séminaire.

Cet élève, sans s'en douter le moins du monde, a écrit lui-même sa vie en grande partie dans le journal et les lettres qu'il a laissés; nous n'avons eu qu'à choisir les passages les plus édifiants, les grouper sous différents titres et y ajouter les faits qui se trouvent dans les notes recueillies par son confrère.

Puissent ces quelques pages être utiles à ceux qui les liront! Puissent-elles faire revivre cette jeune figure si douce, si paisible, qui n'a fait que passer au milieu de nous et que nous avons connue sans la connaître véritablement. Puissent-elles atteindre le noble but que c'est toujours proposé durant sa vie celui qui en est l'objet: accroître dans tous les cœurs l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ et de sa divine Mère!

Séminaire de Rimouski, fête de l'Annonciation, 25 mars, 1893.

VIE
DE
ZEPHIRIN VERREAU

I

Offrande.

Le fait suivant se passait à l'église de l'Assomption de McNider, le dernier dimanche d'août de l'année 1891, vers les six heures du soir.

Elle était bien silencieuse à ce moment-là cette petite église dédiée à la reine du ciel. Dans le cours de la journée, une foule pieuse avait rempli sa nef à plusieurs reprises, le prêtre avait offert le Saint Sacrifice à l'autel, annoncé la parole de Dieu, des chants religieux s'étaient fait entendre, des nuages d'encens, image de la prière, s'étaient élevés vers le ciel. A tout cela avaient succédé le silence et la solitude. Les rayons du soleil presque couchant entrant par les fenêtres

du côté nord, annonçaient que la nuit ne tarderait pas à venir.

Trois personnes entrèrent dans l'église : une mère de famille et deux de ses enfants. Ils firent ensemble le Chemin de la Croix, puis revenus au maître-autel, après avoir terminé le pieux exercice, ils prièrent encore longtemps.

— " Mon Dieu, disait la mère dans le secret de son âme, voici mes deux enfants à mes côtés, faites, Seigneur, qu'ils restent toujours bons.

" Je ne demande qu'une chose pour eux : qu'ils fassent toujours votre sainte volonté. Ils sont encore au début de la vie : seront-ils toujours heureux ici-bas ? boiront-ils à la coupe du bonheur ou à celle de la souffrance ? — leur séjour ici-bas sera-t-il de longue durée ou bien passeront-ils comme la fleur dont la vie est courte ? —auront-ils une part dans les biens de ce monde ? — verront-ils leurs projets se réaliser ? — Que toujours Seigneur il soit fait selon votre bon plaisir.

" J'aime ces enfants plus que moi-même, c'est mon bien le plus précieux, après vous, ô mon Dieu. Cependant s'il est dans les desseins de votre Providence de me priver de ce trésor, si c'est votre bon plaisir de les appeler à vous dès

maintenant, j'en ferai volontiers le sacrifice pour vous être agréable, ô mon Dieu. *Je vous les offre..*"

L'un des fils de cette mère chrétienne selon le cœur de Dieu était revêtu de la livrée des séminaristes : il portait le capot bleu, à nervures blanches, avec ceinture verte. *

" Merci, mon Dieu, disait-il, de cette grande faveur que vous m'avez faite de me tirer du néant pour me faire naître à la vie corporelle ; merci de m'avoir prêté jusqu'à présent cette vie dont chaque instant a été marqué d'un nouveau bienfait de votre part ; merci surtout, ô mon Dieu, de ne pas m'avoir refusé votre grâce, qui seule a pu me retenir dans le chemin de la vertu et à laquelle je dois ma félicité dans votre service.

" O jour à jamais béni que celui où j'ouvris les yeux à la lumière, où tout petit enfant que j'étais je reçus de nombreux titres qui me donnaient droit aux mérites acquis par Jésus-Christ sur la croix, où je fus fait enfant de Dieu et de l'Eglise, constitué héritier du ciel ma patrie

* Les parties entre guillemets, sauf indication contraire, sont extraites du *Journal*.

bien-aimée. Une joie indescriptible envahit mon âme lorsque je songe au grand bienfait que je reçus et des cris de reconnaissance et d'amour s'échappent de mon cœur vers le ciel à la pensée de cette grâce ineffable que Dieu me fit préférablement à tant d'autres malheureux auxquels cette faveur a été refusée. Merci, ô mon Dieu, de ne m'avoir pas fait naître dans un pays infidèle, au milieu de ces milliers de barbares qui sont assis à l'ombre de la mort, qui n'ont pas encore vu la lueur du flambeau divin de votre Evangile. Merci, ô mon Dieu, de m'avoir fait naître dans un pays catholique, au sein de l'église romaine et de parents religieux, et cela sans que je l'aie mérité ni demandé d'aucune manière, puisque je n'étais pas, mais par pure bonté du Dieu-Maître.

" Mais ai-je bien profité de ces grâces immenses que vous m'avez prodiguées ? Ai-je toujours été fidèle aux engagements que j'ai faits à mon baptême ? Hélas ! mon Dieu, trop souvent je me suis montré ingrat. Je veux à l'avenir vous être fidèle afin de réparer le passé. Pour cela je répète aujourd'hui de vive voix les promesses que je fis autrefois par la bouche de mes parrain et marraine : je m'attache à vous suivre et m'engage à travailler sans cesse pour votre gloire,

" Bénissez ces saintes résolutions que je prends aujourd'hui devant vous, ô mon Dieu, comme vous avez béni autrefois celles que je pris sur les fonts baptismaux, et faites-moi la grâce d'y être toujours fidèle jusqu'à l'heure où je paraîtrai devant votre tribunal redoutable pour rendre compte de ma conduite.

" Je vous remercie encore, ô mon Dieu, de m'avoir donné une mère si bonne. Elle m'a appris à vous connaître. Les premiers mots qu'elle m'a appris à prononcer ce sont les doux noms de Jésus et de Marie. Elle m'a enseigné à jouir de votre douce présence, à vous aimer et à faire en tout votre sainte volonté. Oui, Seigneur, je la répète cette parole que ma mère m'a si souvent enseigné de dire : que votre volonté soit faite. Je ne veux pas ici-bas avoir d'autre bonheur que celui de faire en tout votre sainte volonté. . ." *

* " Le dernier dimanche des vacances (1891) Zéphir alla comme d'habitude à l'église faire le Chemin de la Croix avec sa mère et son frère. " Le Chemin de la Croix fini, dit la " mère, j'étais au pied de l'autel, je les avais tous deux à " mes côtés : j'en étais contente. Je priai le bon Dieu de les " conserver bons et de les appeler à lui plutôt que de per- " mettre qu'ils lui déplaisent. Je les lui offrais. "

" Notes sur Z. Verreau."

II

Les premières années de Zéphir.

Ce jeune séminariste, que nous voyions il y a un instant au pied de l'autel, avait reçu au baptême le nom de Zéphirin, mais par abréviation on l'appelait toujours Zéphir. Il faut reconnaître aussi que ce nom lui convenait admirablement bien : on retrouvait en lui l'agréable douceur du zéphir. Sa figure empreinte d'une candeur angélique exprimait la bonté ; le léger sourire qui errait constamment sur ses lèvres rappelait le zéphir de mai agitant les feuilles des arbres et faisant éclore les fleurs ; la grande bonté du Dieu qu'il servait si bien était empreinte dans son âme et se réfléchissait dans tout son extérieur. On voyait dans son maintien une grande modestie, il y avait aussi de la dignité.

Il était né le 9 février 1871. Son père s'appelait Jean Chrysostôme Verreau et sa mère Marie Langlois.

Sa mère était une de ces femmes au cœur chrétien qui font de l'éducation de leurs enfants dans l'amour de Dieu, l'objet constant de leurs soins les plus assidus. " Elle sut former mon

cœur, écrivait Zéphir, et faire passer dans mon âme les sentiments purs et saints dont déborde son noble cœur. C'est sur ses genoux que j'appris à bégayer les deux noms de Jésus et de Marie. C'est près d'elle que, joignant mes petites mains, et levant mes yeux vers le ciel, j'adressais au Tout-Puissant une petite prière pour papa et maman, apprenant ainsi à qui recourir dans mes besoins."

Les tendances naturelles de son cœur vers la piété et la vertu eurent donc champ libre pour se développer et se confirmer.

Dès l'âge de deux à trois ans, sa mère lui apprit à prier, et, dit-elle, depuis ce temps jusqu'à ce qu'il put prier seul, il ne manquait jamais de me remercier et de m'embrasser quand il avait fini sa prière. Il a toujours été, ajoute-t-elle, d'une piété angélique.

Lorsqu'il n'avait encore que trois ans, souvent sa mère le trouvait dans sa chambre agenouillé avec un petit compagnon au pied des images des S.S. Cœurs de Jésus et de Marie ; les mains jointes et les yeux au ciel, il répétait les prières qu'il savait.

Dès qu'il put comprendre la manière de dire le chapelet, il semit à le réciter, et pas un jour de sa vie il ne manqua à cette pratique.

On remarquait déjà en lui un ordre parfait dans tout ce qu'il faisait : vertu si rare chez un enfant. En même temps se développait cet esprit d'abnégation et de charité qui faisait la marque distinctive de son caractère. On ne voyait pas chez lui cet égoïsme naturel à presque tous les enfants. Avait-il des friandises, des joujoux, il fallait partager avec ses frères et sœurs, avec sa mère surtout. Au souvenir de sa mère, il n'eut jamais le moindre différend avec ses frères et sœurs. Quand quelque chose ne lui plaisait pas, c'était à lui toujours qu'il attribuait le tort, et cela non-seulement dans sa famille mais encore avec ses petits compagnons de jeu et d'école. Sa charité ne se bornait pas là, il était comme un petit apôtre parmi les enfants de son âge, il savait les amener à prier le bon Dieu et allait même quelquefois jusqu'à les reprendre de leurs fautes.

Lorsque venait le carême, il mettait de côté son petit traîneau pour faire pénitence. Il savait déjà que le sacrifice est la vie du chrétien.

Il aimait à raconter dans son journal les souvenirs de son enfance. Ce sont avec sa mère des conversations intimes où elle lui apprend à faire le bien ; elle lui enseigne en particulier l'exercice de la présence de Dieu. Ce sont des pro-

menades par les beaux jours de l'été où elle lui apprend à remercier Dieu d' "avoir fait le firmament si beau, le vent si frais, les champs si beaux, d'avoir donné une si belle voix aux oiseaux." — "Un point, dit-il, sur lequel ma mère tenait surtout à m'instruire c'était la connaissance de Dieu et de ses perfections."

"Tous les jours, écrit-il encore, ma mère trouvait de nouveaux moyens de nous rendre agréable et attrayante l'étude de nos devoirs religieux : le récit d'un fait, une petite histoire, un exemple frappant étaient autant de moyens dont elle se servait habilement pour inculquer dans nos jeunes cœurs l'amour de la vertu et la haine du vice, sachant mêler l'utile à l'agréable. N'y avait-il pas jusqu'à nos récréations qui devenaient souvent le moyen le plus efficace de nous édifier ?

"Et, pour celles-ci, il en est une qui ne s'effacera pas de ma mémoire et que je range parmi les souvenirs les plus chers de mon enfance. Je veux parler de ces heures de délices ineffables que nous allions passer dans un parc, en face de la maison paternelle. Là, groupés autour de notre bonne maman, assis sur le gazon, au pied d'une colline, nous causions intimement en-

semble sur les objets qui nous entouraient. Le beau soleil qui projetait sur nos têtes ses rayons vivifiants, une brise légère qui frissonnait agréablement dans nos chevelures, un petit oiseau qui nous réjouissait de son chant harmonieux, un papillon voltigeant autour de nous, une fleur champêtre qui étalait à nos regards ses couleurs variées, le brin d'herbe qui pousse sans le secours de personne, enfin toutes ces beautés de la nature étaient autant de merveilles qui étonnaient nos regards et qui devenaient le sujet de mille et une questions auxquelles notre bonne mère ne désirait rien tant que de répondre le plus exactement possible ; elle se servait de toutes ces choses pour nous montrer la bonté de Dieu, la grandeur de ses perfections. Ainsi des après-midi entières se passaient à parler du bon Dieu, du petit Jésus, du plaisir qu'elle éprouvait à nous voir réunis sous son regard.

“ Ainsi tout en respirant cet air pur de la prairie si cher au jeune âge, tout en satisfaisant notre soif de la liberté et notre amour pour le jeu, nous apprenions à aimer Dieu, à le louer, à le servir, à sanctifier toutes nos actions, jusqu'à nos récréations en les offrant à Dieu comme à notre maître et en nous convainquant de sa présence en tous lieux.”

Lorsqu'il avait huit à neuf ans, sa mère était souvent malade. En plusieurs circonstance il fallait veiller auprès d'elle la nuit. Le petit Zéphir voulut veiller à son tour. Douze ans après il écrivait à ce souvenir : " Aussi longtemps ma mère restait au lit, aussi longtemps mon petit cœur était malade et ressentait les plus cruelles douleurs à la vue de celle que j'aimais tant."

A sept ans il commença à servir la messe tous les jours, pieux office qu'il remplit presque tout le temps jusqu'à sa mort.

" A l'autel, dit son curé, il avait plutôt la tenue d'un ange que celle d'un enfant : l'air grave sans avoir l'air guindé, il faisait toutes les cérémonies avec une dignité, une précision et une piété vraiment remarquable. Sa mise était simple, mais tout en lui respirait une propreté exquise, des idées d'ordre et surtout une grande élévation de sentiments. On sentait en l'approchant que l'enfant respirait dans une atmosphère de piété peu commune.

" Au catéchisme, sa piété l'éclaira et suppléa parfois à ses talents. Ses réponses, sans être toujours parfaitement exactes, n'étaient jamais dénuées de sens.... Quelle franche gaîté avec ses

camarades, quelle charité pour eux en mille circonstances..Que dire de la ferveur avec laquelle il fît sa retraite et s'approcha de la Table Sainte pour la première fois.

" A partir de cette époque sa piété plus éclairée devint aussi plus remarquable aux yeux de tous. Qui ne l'a point vu un dimanche après-midi, vers la tombée du jour, agenouillé à l'autel de Marie ou parcourant avec la plus grande piété les stations du Chemin de la Croix, seul ou avec ses compagnons, dont plusieurs sont maintenant de saints religieux."

A dater de sa première communion, il s'approcha régulièrement des sacrements tous les quinze jours ou toutes les trois semaines et il ne cessa jamais d'être un sujet d'édification pour sa famille et ses compagnons. Il fréquenta encore l'école quelques années.

A l'âge de douze ou treize ans, il servit comme commis dans un magasin de l'Assomption pendant un an.

Son père était cordonnier. Il fallait un travail constant pour faire subsister la famille, qui se composait du père, de la mère et de quatre enfants. Zéphir travailla avec son père. Il avait une très forte répugnance pour ce travail qui le

fatiguait beaucoup, cependant l'amour de sa "chère petite famille" lui donnait des forces pour s'y livrer avec courage et persévérance.

Après la prière en famille il disait son chapelet et faisait de longues prières. Souvent sa mère s'éveillait et le trouvait encore en prière. Alors elle lui disait d'aller se reposer et il obéissait aussitôt.

Ces détails qui font bien voir l'amour dont son cœur brûlait pour Dieu, sa mère seule les connut. Les amis mêmes qu'il eut plus tard et à qui il ouvrit son âme ont reconnu qu'il ne l'avaient pas assez admiré, qu'ils avaient été plutôt l'objet de sa charité que les témoins de ses vertus.

III

Son entrée au Séminaire.

Tout en se livrant à un travail manuel, Zéphir ne négligea rien pour s'instruire, espérant sans doute pouvoir un jour faire des études. Une dame charitable, amie de la famille, lui enseigna les éléments de la langue anglaise. Tout en travaillant assidûment avec ses parents il souffrait beaucoup ; souvent on voyait de grosses larmes couler sur ses joues. Son père comprit bien la cause de ses larmes, et confiant dans la Providence, qui sait toujours proportionner les moyens à la fin, il se rendit à ses désirs et lui permit d'assister aux leçons que le bon curé de l'Assomption donnait déjà à quelques enfants qui se préparaient à entrer au Séminaire.

" Le 2 novembre après-midi, dit son curé, Zéphirin transfiguré, arrive à la classe avec ses compagnons. Sa figure est toute rayonnante. Depuis quelques mois surtout, sa figure portait une teinte de mélancolie causée par les souffrances morales, que l'enfant supportait chrétiennement, mais qui se trahissaient malgré lui au dehors.

" J'en fus heureux, car depuis longtemps j'a-

vais remarqué en cet enfant quelque chose d'extraordinaire. Je croyais y voir des signes évidents de vocation au sacerdoce ou à la vie religieuse."

Il étudia ainsi pendant six mois.

Grâce à cette application, à son travail éclairé d'ailleurs par la grâce, lorsqu'il entra au Séminaine de Rimouski au mois de septembre 1887, il fut jugé capable de faire ses Humanités.

IV

Le petit monde du Séminaire.

" Le séminaire est un petit monde à part, ayant ses lois et ses coutumes, " écrivait Zéphir dans son *Journal.*

De fait on y retrouve en miniature ce que l'on voit dans les grandes sociétés.

Il y a dans ce peuple écolier de grandes divisions : les pensionnaires, les externes, le cours classique, le cours commercial, qui sont comme autant de castes, de tribus distinctes. Dans ces tribus il y a des familles : les différentes classes, dont les membres sont étroitement unis entre eux.

Il y a des officiers publics : le doyen d'abord, qui est le plus ancien élève de la plus haute classe ; chaque classe a aussi son doyen qui comme tel est toujours entouré d'une certaine considération ; puis les présidents et les autres officiers des différentes associations qui sont presque innombrables : associations religieuses, littéraires, scientifiques, sociétés musicales, corps militaires, sociétés de jeux de toutes sortes : jeux de paume, de balle, de ballon, de croquet, etc.,

etc., sociétés de promenades à la raquette et de patin durant l'hiver, etc.

Il y a un code de lois qui est le règlement de l'institution. En dehors de ce règlement il y a des traditions et des coutumes.

On trouve dans ce petit monde des illustrations dans les différentes branches : il y a des philosophes, des orateurs, des écrivains, des musiciens, des célébrités dans les différents jeux, etc. On en rencontre un certain nombre qui ont de l'influence sur leurs confrères, dont la parole fait autorité, qui imposent leur manière de voir, d'autres qui ont le don de l'intrigue, d'autres à qui la fortune semble toujours contraire. On y trouve un mélange de tous les caractères : des esprits nobles, amateurs de la paix, des esprits droits, parfois aussi des esprits violents, turbulents, égoïstes, à charge à leurs confrères.

Il y a aussi une opinion publique, ce tribunal qui s'enquiert et qui juge un peu de tout. Et j'ajouterai qu'il faut s'en défier, car le peuple écolier est perspicace et observateur : rien ne lui échappe, les petits défauts et les petits travers moins que toute autre chose. Heureux si en cela il savait toujours rester dans de justes limites et ne jamais outrepasser les règles de la charité chrétienne.

Zéphir aimait cette vie de collège. Il se plaisait à en décrire les charmes dans son journal et à y insérer cette foule de petits faits et de petits détails qui sont propres à la vie d'écolier.

Ses relations avec ses confrères furent toujours des plus cordiales ; sa grande bonté, son humeur joviale, son caractère franc et ouvert le firent estimer de tous. Comme on pourra s'en convaincre facilement en lisant les chapitres qui vont suivre, il fut un véritable apôtre du bien : ayant toujours à cœur le maintien du bon ordre, sachant donner un bon conseil, s'efforçant avec le concours de ses amis de ramener dans le bon chemin ceux qui s'en éloignaient.

Il fut reçu dans la Congrégation de la sainte Vierge dès l'année de son entrée au séminaire. Au commencement de l'année 1891-92 il en était le secrétaire. Le titre de congréganiste lui était particulièrement cher. Il le disait à ses confrères. Il mettait ce titre bien au-dessus de tout autre, quelqu'honorifique qu'il pût être.

Il fut aussi membre de l'Académie St-Jean. Un petit nombre seulement font partie de cette société et pour y être admis il faut avoir fait preuve d'une certaine capacité littéraire. Il y fut admis durant son année de Belles-Lettres.

Il appartenait à la société St-Louis de Gonzague, qui s'occupe principalement d'exercices de déclamation.

Dans ses classes, Zéphir eut toujours une bonne place. Dieu lui avait donné d'assez bons talents, et comme le bon serviteur de l'Evangile, il sut les faire fructifier par un travail intelligent et soutenu. Il travaillait avec un ordre parfait : ses devoirs journaliers sous le rapport de la propreté et de l'écriture peuvent être donnés comme modèle.

Ses professesseurs furent toujours satisfaits de lui : je ne crois pas qu'il se soit jamais attiré le moindre reproche.

———

V

Les amis de Zéphir.

" L'ami fidèle est une forte protection," dit l'Ecriture, " celui qui l'a trouvé a trouvé un trésor."

" Rien n'est égal à l'ami fidèle, et l'or et l'argent ne sont pas à comparer à la sincérité de sa foi. "

" L'ami fidèle est un remède de vie et d'immortalité ; et ceux qui craignent le Seigneur trouvent un ami fidèle. "

" Celui qui craint le Seigneur sera heureux en amitié, parce que son ami sera selon son cœur." *

On le voit, l'amitié franche et véritable doit s'appuyer sur Dieu.

Zéphir avait plusieurs amis, il en avait un en particulier à qui il était étroitement uni. Cette amitié paraît remonter à l'année 1888-89. " Cette année, disent les " Notes ", fut une année de grâce et de bonheur pour Zéphir : il vécut entouré des tendresses de la Mère du Bel Amour, qui alluma dans son cœur une sainte flamme, il vécut dans une sainte amitié qui avait Marie pour mobile.

* Eccli. VI. 14 et seq.

" De concert avec ses amis, ses " frères en Marie, " il travailla pour la plus grande gloire de sa Mère du ciel, qui bénit ses efforts, en accordant le succès aux petites industries, qu'elle lui inspirait pour son plus grand amour dans les cœurs.

" Marie seule sait tout le bien qu'il a fait par la force de son nom sacré. Beaucoup ne savent pas tous les mots remplis d'amour de Marie que les anges ont recueillis de ses lèvres, pour les porter aux cieux ; ils ne savent pas dans combien d'âmes il a allumé la dévotion à cette bonne mère ; ils ne savent pas qu'un véritable apostolat a souvent suppléé aux efforts généreux, mais quelquefois infructueux, de ses supérieurs ; ils ne savent pas que son exemple se continue et se continuera, Marie aidant, pour le grand bien de ceux qui habitent la maison qu'il a habitée. Oui tout cela s'est fait, mais dans le silence, sous le regard de Jésus et de Marie, *ad majorem Dei gloriam.* "

Dans son journal, on trouve les phrases suivantes :

„ Samedi, 9 mars 1889.

' Ce soir la récréation s'est écoulée avec rapidité, car j'ai eu une conversation animée avec mon ami. Durant la promenade nous parlions

d'abord de l'amitié et de ses douceurs, d'où nous sommes venus à parler de *Notre Mère*, centre de notre amitié. Il ne m'avait jamais parlé avec autant de sincérité et d'affection. Cette conversation si agréable pour les enfants de Marie, se prolongea après la promenade, et nos cœurs se réunirent encore davantage.. Heureux ceux qui ont choisi Marie pour le centre de leur amitié."

" Samedi, 16 mars 1889.

" A la récréation, j'ai marché avec mon ami et nous avons tenu une de ces petites conversations propres au samedi soir.... "

" 24 mars 1889.

" Après souper nous nous rendons à la cour où je marche avec.... Nous disons quelques mots sur le sujet qui nous occupait avant souper, mais mon compagnon m'ayant cité cette pensée de Virgil : e*Paulo majora canamus*, une conversation très animée s'engagea au sujet de la fête de notre Mère que nous devons célébrer demain. Qu'il est doux et consolant ce nom chérie de mère!"

" 25 mars, fête de l'Annonciation.

" .. A la récréation du soir je marche avec mon ami et nous nous communiquons les divers sentiments qui nous ont animés pendant la jour-

née et le chagrin avec lequel nous faisons nos adieux à cette fête...."

"26 mars 1889.

"Promenade avec mon ami. La conversation a roulé sur le bonheur que l'on goûte sous l'égide de Marie.."

"30 mars 1889.

"Je commence à marcher seul sur le jeu de balle. Je me rappelle tout-à-coup que c'est samedi soir et je regrette de ne pas avoir été marcher avec mon ami; mais un instant après son compagnon le quitte et il vient marcher avec moi.."

"4 avril 1889.

"Après souper je marche avec mon ami.. Notre Mère seule, qui était le sujet de nos conversations, sait quelles douces impressions sont passées tour à tour dans nos âmes...."

"6 avril 1889.

"Je marche d'abord avec G., puis vient se joindre à moi mon ami qui ne fait qu'augmenter notre conversation qui, comme tous les samedis, se tient au sujet de notre aimable Mère."

« 11 avril 1889.

« Je m'entretiens avec mon ami sur les douleurs de notre Mère, car c'est demain la fête de N.-D. des Sept-Douleurs. « Stabat mater dolorosa, juxta crucem lacrymosa, dum pendebat Filius. » Quel beau tableau !»

« 13 avril 1893.

« Je vais à la promenade avec mon ami, car le samedi soir, nous ressentons comme un besoin de parler de notre Mère, et c'est ce que nous avons fait encore ce soir à notre grande satisfaction....»

« 19 avril, Vendredi Saint.

« Promenade avec mon ami. Nous nous entretenons des douleurs de notre Mère en ce jour au pied de la croix.»

« 26 avril 1889.

« Ce soir promenade avec I.. douces aspirations au sujet de notre Mère.»

« 27 avril 1889.

« Promenade avec mon ami. Comme c'est samedi nous ne pouvons nous empêcher de parler de notre Mère chérie.»

" 4 mai 1889.

" Nous parlons de la beauté du mois de Marie et du bonheur d'avoir cette aimable vierge pour Mère."

" 11 mai 1889.

" Ce soir à la promenade, j'ai pu converser avec mon ami. Nous constatons avec plaisir que notre affection pour notre Mère augmente toujours. Oh ! que nous sommes heureux !.... L'amitié n'est pas pour les cœurs corrompus... Puissent toujours nos cœurs unis et serrés l'un contre l'autre être renfermés dans celui de Marie, et comprendre leur bonheur, là, à l'abri de tout danger, loin du tumulte du monde et de la chair...... *Aimer notre mère de plus en plus,* telle est notre devise."

" 18 mai 1889.

" Promenade avec mon ami, où nous avons pu encore échanger quelques-unes de ces aspirations communes que le samedi soir ne manque jamais de nous apporter."

" 31 mai 1889.

" Il faut donc saluer une dernière fois ce beau mois de Marie, qui avec tout son éclat, ses parfums, ses harmonies, ses prières, vient de pas-

ser comme passe la fleur...... Oh! les beaux jours de la vie, qu'ils passent vite !...... Sans contredit ce mois est pour les élèves du Séminaire le plus beau de l'année. Rien de pieux, de touchant, comme ces chants, ces prières du soir dites en présence de notre Mère, qui du haut de son autel nous tend amoureusement les bras. Tous les soirs le ciel semblait descendre dans notre petite chapelle.... Cependant ce n'était qu'un rayon qui ne tardait pas à disparaître. Mais plus tard dans la céleste patrie nous chanterons éternellement le nom chéri de notre Mère bien aimée, c'est là l'espoir qui doit nous consoler en ce dernier jour."

" A six heures et demie du soir, salut solennel à la chapelle. Le chant y avait emprunté je ne sais quoi de plus grave et de plus harmonieux qu'à l'ordinaire. Après souper j'ai eu une aimable petite conversation sur la rapidité avec laquelle mai a fui, et sur les grâces que nous avons reçues pendant ce beau mois. Puis nous sommes allés en communauté faire nos derniers adieux à notre Mère, qui, bien que son mois soit fini, ne nous abandonne pas ; mais elle nous confie au cœur de son divin Fils, puisqu'au sortir du mois de Marie nous entrons dans le mois du Sacré-Cœur. En sortant de notre petit

sanctuaire tous nous répétons dans nos cœurs ce refrain du dernier cantique :

Nous t'oublier, Mère chérie,
Non, non, jamais ! ...... "

" 1 juin, samedi.

" ... Après souper j'ai pu converser avec mon ami sur le lien inséparable qui existe entre la dévotion à Marie et la dévotion au Sacré-Cœur."

" 15 juin, 1889.

" Ce soir j'ai passé la récréation avec mon ami, et nous nous sommes entretenus sur la grandeur des vertus de notre Mère et de la puissance qu'elle a sur le cœur de son divin Fils."

" 22 juin, 1889.

" Ce soir agréable conversation avec mon ami sur ce que nous ferons lorsque nous serons séparés pour les vacances, *Quam bonum et quam jucundum habitare fratres in unum !*

" En se séparant de son ami, il lui laissa comme pensée pour les vacances le billet suivant :

A. M. D. G.

" Mon frère,

" Marie est notre Mère dans les vacances comme au séminaire.

" Ton frère en Marie,

" Zéphirin Verreau."

" Pendant l'année 1888-89, Zéphir ne goûta que des douceurs et des consolations dans une amitié toute franche ayant pour mobile l'amour de Marie. Toutefois sa mère si prudente, à la vue de cette amitié si forte et si vive, ou plutôt agissant sous la direction de la sainte Providence, exposa à son vénérable curé les quelques légères appréhensions qu'elle avait sur cette liaison. Celui-ci en parla à Zéphir. Dès lors Zéphir alla beaucoup moins souvent avec son ami ; au témoignage de celui-ci, il se soumit avec résignation et bon vouloir. Cette amitié n'avait d'autre principe ni d'autre fin que l'amour de Marie, et l'ami de Zéphir déclara qu'il lui devait certainement son salut. " *

* " Notes sur Z. Verreau."

VI

Sa dévotion envers la Sainte Vierge.

Cet ami, avec qui Zéphir a conversé si souvent sur la Très-Sainte Vierge Marie, leur Mère, va nous apprendre lui-même qu'elle était cette dévotion.

" La dévotion à la Reine du ciel, dit-il, était la vie de Zéphirin. Sa devise était comme il l'écrit : *Aimer notre Mère de plus en plus.* Aussi ne négligea-t-il rien de ce qu'il croyait lui plaire.

" Il avait adopté ces pratiques qu'ont les saints et toutes celles que lui suggérait son industrieuse piété. Son désir, en effet, était d'aimer Marie comme les saints l'ont aimée, comme l'aimait un saint Jean, un saint Bernard, un saint Alphonse de Liguori, saints auxquels pour cette raison il avait plus de dévotion.

" Lorsqu'il s'éveillait le matin sa première pensée était pour sa Mère du ciel, son premier mot était le nom de Marie. Il s'offrait à elle pour la servir tout le jour, et récitait des *Ave Maria* pour honorer sa Conception Immaculée.

" A la messe il avait pour habitude de réciter l'Office de la Ste Vierge. Il trouvait beaucoup

de douceurs dans cet exercice : il éprouvait surtout un grand plaisir en récitant l'antienne : *Pulchra es et decora, filia Jerusalem, terribilis ut castrorum acies ordinata.* Son directeur de conscience lui conseilla plus tard de suivre plus directement les cérémonies de la messe. Zéphir obéit, mais ce fut avec peine qu'il laissa cet exercice où il trouvait tant de consolations. Il avait l'habitude de réciter cet office même pendant les vacances, à moins que des occupations pressantes ne l'en empêchassent.

" Il communiait tous les dimanches et pendant ses dernières années plusieurs fois la semaine. Il le faisait souvent en l'honneur de Marie, le samedi surtout. C'est de sa main qu'il se représentait recevoir le Pain des Anges.

" Il disait l'*Ave Maria* chaque fois que l'horloge sonnait. Il avait soin de garder sur son pupitre l'image de la sainte Vierge ; jamais en outre il ne passait devant son image ou sa statue sans la regarder et la saluer du moins intérieurement ; il lui faisait peine de voir l'image de Marie se couvrir de violet au temps de la Passion. Dans ses récréations et surtout lorsqu'il parlait de Marie, il était heureux à la pensée que sa Mère le voyait et l'entendait.

“ Le soir c’était dans les bras de sa Mère qu’il s’endormait après lui avoir offert chacun des battements de son cœur comme autant d’actes d’amour, et après lui avoir recommandé les âmes de ceux qui devaient mourir pendant la nuit : pieuse pratique qu’il s’efforça de populariser.

“ Mais c’est surtout le samedi et aux fêtes de la sainte Vierge qu’il redoublait de piété et de ferveur. Le samedi il disait toujours un chapelet de plus que les autres jours. Il s’imposait aussi quelques privations dans ses repas. Ses compagnons ont remarqué qu’il se privait de thé et de beurre à table, et même qu’il jeûnait quelquefois. Je ne crois pas me tromper en affirmant qu’il jeûnait la veille des sept principales fêtes de Marie et qu’il se mortifiait ordinairement à table, surtout le samedi. Il faisait toujours une neuvaine préparatoire aux fêtes de la sainte Vierge ; sa mère et quelques amis se joignaient d’ordinaire à lui. En ses jours surtout il aimait à parler de Marie, comme le montrent déjà assez les extraits de son journal. Il croyait et avec raison — il en avait fait l’expérience — que parler de Marie est le moyen le plus efficace de conquérir son amour et ses tendresses.

“ Cette dévotion, il est évident, n’était pas ordinaire : c’était un amour tout du cœur, presque

une passion. C'était Marie toujours et partout qu'il voulait, Marie à aimer et à faire aimer. Un livre, un sermon ne lui plaisait qu'en autant qu'il parlait d'elle. Et tout ce qu'il pouvait en lire et en entendre était toujours nouveau pour lui. Aussi est-ce avec soin et un plaisir tout nouveau qu'il note ses conversations toutes d'amour de Marie qu'il a avec ses amis. C'était un amour exclusif, à tel point qu'il craignait parfois d'aimer trop Marie et de ne pas aimer assez Jésus. C'est que son amour pour Jésus était plus raisonné, plus libre, et son amour pour Marie plus du cœur et même d'une certaine nécessité. Mais sa piété était trop éclairé pour se laisser prendre à ce piège. " L'amour pour " Marie, disait-il, n'a jamais damné personne. " N'est-ce pas plutôt le moyen unique et infail- " lible d'aller à Jésus ? "

" Il s'estimait heureux d'être né dans la paroisse de l'Assomption consacrée spécialement à Marie. Mais il regrettait beaucoup de n'être pas né un samedi ou un jour de fête de Marie. Il espérait, disait-il, se reprendre à sa mort : il priait Marie à cet effet. Plusieurs fois il s'arrêta à faire ce rêve : il se représentait mourir un jour de fête de Marie et prendre part à la fête qui réjouit le ciel en ces beaux jours : il se voyait

au ciel " agenouillé au pied de la Mère du Bel " Amour, accoudé sur ses genoux, comme un en- " fant sur les genoux de sa mère, et Elle le ca- " ressait de sa main bénie pendant que ses yeux " remplis d'amour sont fixés sur les yeux de son " cher enfant, l'admirant sans se lasser, et cela " toujours.... dans une extase infinie.... "

" Un amour aussi vif devait nécessairement déborder de son cœur et se répandre au dehors. Aussi employait-il tous les moyens et toutes les industries pour faire connaître et aimer sa bonne Mère. Il exerça surtout son action parmi les jeunes congréganistes et parmi ceux qui aspiraient à l'être, pour les y préparer. Il leur faisait adopter quelques pratiques régulières de piété envers Marie, par exemple, la récitation de l'office de la sainte Vierge, la sanctification du samedi. Il les voyait de temps en temps et leur parlait de Marie. Et Marie les bénissait, et leur donnait ses premières caresses qu'elle prodigue toujours à ceux qui veulent l'aimer ; et c'étaient autant de serviteurs dévots qui à leur tour répandaient l'amour de leur Reine chez leurs confrères.

" Et ces choses, on n'en avait pas soupçonné l'existence. Zéphirin lui-même ne se soupçonnait pas : il aimait tant sa bonne Mère qu'il trouvait tout naturel de chercher à la faire aimer.

" A sa sortie du séminaire pour les vacances, en 1889, Zéphir, avant de quitter la maison, était allé visiter une dernière fois sa chère statue de la sainte Vierge, qu'il aimait d'un amour de prédilection. Il avait glissé sous la statue le billet suivant :

" A ma Mère chérie,

" Au Ciel !

" Protégez-nous mon frère et moi. "

Votre enfant bien-aimé. "

VII

Son journal.

Depuis l'année 1888 Zéphir tenait un journal intime dans lequel il enregistrait tout ce qui avait quelque intérêt pour lui : ses impressions heureuses ou fâcheuses, un fait quelconque dont il voulait conserver le souvenir, une parole entendue, une pensée survenue à la suite d'une lecture, d'une conversation, etc.

Ce petit journal, bien qu'écrit au fil de la plume et uniquement pour lui-même, ne manque pas d'un certain mérite littéraire. Si on n'y trouve pas, durant les premières années, une plume tout à fait exercée, on y remarque néanmoins une facilité d'expression et un certain coloris qui ne sont pas sans valeur.

C'est peut-être dans ce petit journal que l'on peut le mieux connaître ce qu'à été Zéphir : il s'y est révélé lui-même, et il s'y est révélé, pourrions-nous dire, avec la candeur de l'enfance, sans déguisement aucun, sans arrière-pensée. Lorsqu'il traçait ces lignes, il était loin de penser qu'une main étrangère viendrait feuilleter ces pages, écrites le plus souvent dans le silence

de la nuit, ‡ n'ayant d'autre confident que son bon ange. Qu'il veuille bien nous pardonner cette indiscrétion: ces pages qui lui étaient chères nous les aimons nous aussi.

Nous allons donner ici des extraits des premières années. La dernière sera citée plus loin.

" 11 mars 1889.

" J'ai fait aujourd'hui la triste expérience de ce petit proverbe que l'on devrait toujours avoir devant les yeux : *Nimis verborum nocet.* — Résolutions."

" 24 mars 1889.

" Le Révérend Père Gonthier, dominicain, fait à la cathédrale un magnifique sermon sur saint Joseph, et un autre dans l'après-midi sur " La Foi. " Bonnes résolutions."

" 1er avril 1889.

" Dès notre lever le beau soleil d'avril paraît à l'horizon et ses rayons éblouissants viennent dorer les sombres murs de notre dortoir. Dès mon arrivée à l'étude, j'aperçois un agréable petit poisson qui s'était introduit dans mon pupitre je ne sais trop comment. Son premier bonjour en m'apercevant fut de me présenter une petite

‡ Il était assistant-reglémentaire, ce qui lui permettait de veiller quelque peu le soir.

lettre qu'on lui avait donnée pour me remettre. Je l'ouvre immédiatement et constate avec plaisir que ces quelques mots viennent de mon ami.. qui bien que monté sur le sommet du Parnasse daigne encore se soumettre aux usages du temps et même se servir de sa lyre pour jouer agréablement ses amis."

" 12 avril 1889.

" ....Je trouve une lettre à mon adresse. Mon plus grand empressement est de l'ouvrir.... O surprise! A peine ai-je parcouru quelques lignes que j'apprends que la mort, cette moissonneuse impitoyable, vient de soumettre à son cruel empire une jeune enfant, un petit ange de beauté. Le 9 avril ma chère petite Berthe rendait sa petite âme à Dieu, après dix jours de la plus cruelle maladie Pars, chère petite Berthe, la terre est indigne de toi... Dieu veut t'épargner les soucis, les peines de la vie, tu ne mérites pas de les connaître. Et vous, parents affligés, que sa mort a plongés dans la désolation la plus profonde, consolez-vous, séchez vos larmes. Elle prie pour vous au ciel.... O homme! pourquoi jeter ici-bas ton amour? Au moment où les liens de l'amitié paraissent les plus resserrés, la mort implacable paraît, et choisissant cet ami pour sa

victime elle vous laisse seul avec votre douleur. Tout tombe à nos côtés. Dieu frappe autour de nous nos proches, nos amis, nos maîtres, et, au milieu de titres et de fortunes abattus, nous demeurons fermes comme si le coup devait toujours porter à côté de nous.... nous ne pouvons nous confier en notre jeune âge, il en est qui ne font que se montrer à la terre, qui finissent du matin au soir, et qui comme la fleur des champs ne mettent point d'intervalle entre le jour qui les voit éclore et celui qui les voit tomber et disparaître."

" 30 avril 1889.

" A quatre heures nous sommes allés présenter nos hommages à Sa Grandeur à l'occasion du 22ème anniversaire de sa consécration.

" A sept heures a eu lieu une séance académique. Pendant tout le cours de l'année scolaire, il est peu de soirées dont la perspective soit, pour la totalité des élèves, plus riante que celle d'une soirée académique. Chacun y reçoit sa part d'éloges, et dans le rapport du secrétaire l'humble devoir du commençant y est mentionné aussi fidèlement que la profonde dissertation du philosophe. Le travail y trouve à la fois une récompense et un encouragement, car cette procla-

mation solennelle devant les parents et les amis est bien calculée pour exciter le zèle et faire oublier les ennuis qui préparent ces succès. Monseigneur, toujours désireux d'encourager nos efforts, avait bien voulu présider cette séance. Grand nombre de prêtres l'entouraient et une foule d'autres amis de l'éducation dont la présence était pour nous un grand honneur.... Le rapport de M. le secrétaire a été remarqué. C'est une rude besogne de passer en revue ces nombreux devoirs, de faire connaître dans l'espace de quelques minutes leur valeur relative, de signaler le vrai mérite partout où il se rencontre, et cela sans froisser, sans blesser de justes susceptibilités. M. le secrétaire s'est parfaitement acquitté de sa tâche. Assez et pas trop de louanges : telle nous a semblé être sa devise. Nous l'en félicitons. Les flots d'encens ne sont pas toujours agréables même à ceux à qui on les prodigue. Après la lecture des devoirs une jolie petite opérette a été jouée.... Puis M. le Président a remercié l'obligeance de Sa Grandeur et la bonne volonté de tout l'auditoire d'avoir bien voulu nous honorer de leur présence. Après que Monseigneur nous eut adressé quelques mots d'encouragement et de remerciements et que la fanfare eut fait retentir les airs de ses sons joy-

eux et bruyants, elle prit un accent doux et harmonieux pour entonner le sublime : " Nous vous invoquons tous, " comme pour saluer l'aurore du beau mois qui allait nous arriver le lendemain avec le beau soleil de mai. Ce fut sur ces derniers accords si suaves au cœur que la foule commença à s'écouler avec un silence qui montrait que son amour pour la sainte Vierge avait été ému en entendant ce beau cantique. "

" 1er mai 1889.

" Quand la nature s'est dépouillée de son manteau de glace et de sa parure de frimas, quand elle s'est vêtue de verdure et de fleurs, quand le ciel se fait d'azur et que de blancs nuages glissent sur ce fond bleu comme des nacelles d'argent, quand l'air est embaumé du parfum des prairies et que les oiseaux du bocage chantent leurs cantiques joyeux, une voix s'élève dans les campagnes et au sein des villes, un nom retentit sous l'humble toit des chaumières et sous la voûte des basiliques : c'est celui de Marie. Voici venir le mois qui lui est consacré : alors tous les cœurs se réjouissent, tous les fronts rayonnent de bonheur. Le jeune enfant qui ne connaît de la vie que ses douceurs et ses charmes, bégaie une prière à Marie et lui demande pour ses parents

le calme et la félicité. Le jeune homme dont l'âme est tout ardente et dans laquelle bouillonne le feu dévorant des illusions, invoque l'Etoile de la mer, Celle qui apaise l'orage, et la supplie de protéger ses serviteurs qui naviguent sur un bien dangereux océan, sur une mer semée d'écueils et fertile en naufrages. L'homme qui a déjà traversé un long chemin en cette vallée de misères, l'homme qui a eu souvent l'âme brisée par la douleur vient aux pieds de la Vierge forte qui vainquit Lucifer : il lui demande le courage et la résignation. Et le vieillard blanchi par les ans ne participe-t-il pas à la fête qui va durer un mois ? Oh ! si ! Voyez-le se traîner languissamment sur le bâton de la vieillesse ; il arrive à pas lents et tout rajeuni de bonheur, il avance vers la sainte chapelle et s'agenouille au milieu de toutes ces fleurs qui lui rappellent son printemps et lui font oublier son hiver. Ainsi les voilà tous. Les âges se sont donné rendez-vous à l'autel de Marie, tous se font ses enfants, et Marie toujours bonne, toujours miséricordieuse, verse sur eux les plus abondantes bénédictions. Tel est le mois de Marie dont nous saluons l'aurore avec tant de bonheur. "

" Jeudi, 2 mai 1889.

" Il est dans la calendrier du séminaire une cer-

taine journée qui est toujours saluée avec plaisir par le peuple écolier : c'est le grand congé du jeudi, qui nous arrive avec le mois des fleurs. En effet, c'est aujourd'hui le premier grand congé, car l'hiver ne se contente pas de nous imposer son cortège de misères et de faire cesser une partie de nos amusements, mais il empiète même sur nos congés en les diminuant de moitié. Voilà ce qui explique la joie universelle avec laquelle nous saluons ce premier jeudi du printemps. A dix heures nous sommes allés faire une promenade en ville, et, en revenant, nous nous sommes arrêtés auprès d'un magnifique étang formé par l'eau des neiges sur la terre du séminaire. Aussitôt nos confrères *les petits* s'empressent de former un radeau au moyen de quelques pieux grossièrement réunis les uns aux autres et surmontés d'une caisse qui se trouvait là. Tous s'étaient empressés d'y mettre la main, mais lorsqu'il s'agit de trouver un Typhis, personne n'osait y mettre le pied. Tout-à-coup un des *héros* de première, poussé par un semblant de bravoure, s'embarque impunément et commence à quitter le rivage. Mais il fut victime de sa témérité ; comme il ne veillait pas avec assez d'attention sur son centre de gravité, à un moment donné la caisse chavira et notre brave en fut quitte pour un bon bain de

pieds, d'où il sortit au milieu des applaudissements et des éclats de rire."

"5 mai 1889.

"Ce matin a eu lieu au Séminaire l'ouverture des Quarante-Heures. C'est dans ces jours de recueillement que l'âme quittant le bruit confus du monde va s'emplir de l'infini en prenant son vol vers son Créateur qui lui fait toujours, et surtout en ce temps, un accueil paternel. Rien de plus touchant que cette adoration continuelle. Rien de plus impressionnant que la prière du soir dite à huit heures, en présence du S. Sacrement. On aurait cru voir comme un parfum d'oraisons s'élever de cette foule recueillie, composée d'écoliers, vers le trône de la divine victime de l'autel. Et pendant que l'harmonium unissait sa voix grave au doux murmure de la prière, chacun semblait répéter la parole du Thabor: *Bonum est nos hic esse.*"

"9 mai 1889.

"Depuis que les grands congés ont repris leur cours, le vent est à la gymnastique. Jetez un regard dans la cour durant les récréations, et vos yeux seront frappés des courbes gracieuses, élégantes, décrites par les mils persans. Les bras

se remuent, leurs muscles se tendent, et se détendent à qui mieux mieux. Evidemment si cela continue, l'infirmerie va devenir un simple souvenir, une inutilité, une nuisance. Plus de maladie, plus de faces pâles et étiolées, plus de ces mines étiques ; au contraire des visages roses, vermeils, joufflus : de vraies pommes d'amour élevées à la troisième ou quatrième puissance. Si la gymnastique étourdit et déroute la maladie, elle favorise d'autant les études. Chaque tour de force se trahira par une phrase d'amplification mieux tournée, un vers plus élégant, une pensée plus juste et plus délicate. En avant donc les échelles, les trapèzes, les barres horizontales, verticales, tous les aimables casse-cou, tous les appareils disloquants des gymnases. Qu'importe une couple de nez cassés, autant de tibias meurtris, une demi douzaine de chapeaux bossés, etc., lorsqu'il s'agit d'assurer une santé générale et perpétuelle, une constitution athlétique et des muscles d'acier."

" 13 mai 1889.

" Le temps est magnifique. Aussi voyons-nous les prés se couvrir de leur manteau de verdure qui charme si agréablement la vue. Après souper je suis allé à la promenade où le soleil cou-

chant a ému ma sensibilité plus qu'à l'ordinaire. Il n'était qu'à une petite distance de l'horizon lorsque notre vue fut éblouie par les flots d'or que lançait ce globe lumineux. Une infinité de petits nuages dorés étaient dissiminés tout autour et semblaient le presser pour l'empêcher de disparaître si tôt. Ce qui ajoutait encore à ce spectacle si sublime et si grandiose c'est qu'il était réfléchi dans l'onde limpide du fleuve géant qui servait de fond au tableau. Lorsqu'il fut à moitié disparu, un farceur s'offrit à aller le traverser de sa canne afin de le laisser suspendu à l'horizon ; mais ce petit vilain soleil avait paru entendre, car il fuyait encore plus vite de crainte, je suppose, de se faire arrêter dans sa course, et on eut à peine le temps de lui faire nos derniers adieux par un " hourra !" sorti de nos jeunes poitrines qu'il disparut à nos yeux."

" 16 mai 1889.

" Depuis quelques jours on serait porté à croire que les écoliers sont changés en autant de menuisiers : dans quelque coin de la cour que vous regardiez durant les récréations, partout vous voyez un ou deux groupes de ces habiles artisans qui manient un morceau de bois et un couteau, plus ou moins aiguisé, avec une application vrai-

ment admirable. Et que font-ils ?...... de ces petits joujoux qu'on est convenu d'appeler des *hélices*. Mais si l'art continue à se développer avec autant du succès, il faudra nécessairement forger d'autres noms, car même aujourd'hui nous sommes rendus à un point où on leur donne mille et mille formes, suivant le génie de l'individu. Ce qui me fait le plus de peine c'est de voir ce pauvre *tas de pieux* qui se lamente et gémit sous les coups redoublés de ces jeunes artistes pour se procurer de l'aubier, dont ils sont maintenant à peu près dépourvus, ces pauvres pieux ! qu'est-ce que c'est que quelques pagées de clôture de moins pour avoir perfectionné cet art à un si haut degré, et qui sans le sacrifice de ces bons pieux serait encore dans l'obscurité pour nous.. Nous ne devons rien épargner pour la science !"

"23 mai 1889.

" La vieillesse..........................
Toujours plaint le présent et vante le passé.

" Ma foi Boileau n'a jamais dit plus grande vérité. S'il fallait en croire les mauvaises langues, les écoliers d'aujourd'hui ne savent plus s'amuser : graves magistrats au front sévère, à l'œil rêveur et dont le seul délassement est une solennelle partie de balle. Détrompez-vous. A l'é-

tude j'accepte l'épithète de grave magistrat, mais pour les jours de cc gé, nenni ! Chaque semaine, chaque congé ménage une joie d'autant plus agréable qu'elle est imprévue : Preuve, l'excursion d'aujourd'hui. Vers une heure et demie nous étions en route pour un pique-nique, au grand contentement de tous ; nous allions respirer l'air pur de la campagne, si cher aux étudiants. Après environ une demi-heure de marche nous nous installons dans un de ces endroits où nous sommes si à notre aise, devant cette belle nature qui s'étale si richement à nos regards. Nos arbres reverdis, nos bocages ombragés, le gazon verdoyant, les prés en fleur, un soleil vivifiant, des brises embaumées, enfin partout l'allégresse et la vie, tout cela élevait nos âmes et les plongeait dans les régions sereines du beau et de l'idéal. C'est donc là au milieu de toutes ces beautés de la nature que nous avons passé l'après-midi du 23 mai. Loin de moi de vouloir prétendre que ce fut un congé ordinaire : non, les salves d'applaudissements qui se répercutaient au loin et les nombreux hourras, qui sortaient de nos poitrines haletantes avant le départ, attestaient la satisfaction générale et le plaisir que nous y avons goûté. En effet après avoir couru le *foot-ball* à se fatiguer, après avoir erré ici et là à travers

la campagne, messieurs les organisateurs du pique-nique nous ont préparé une magnifique collation. Alors le troupeau dispersé se réunit dans un même endroit et après avoir récité le *Benedicite* tout le monde se met à l'œuvre : les plats résonnent, les couteaux se croisent, le sirop et le lait coulent à flots. Tout-à-coup nous vîmes sortir de je ne sais quelle aimable cachette, d'immenses paquets de sucreries, de gâteaux et de pommes dont la vue aurait suffi pour faire succomber une seconde Eve. Les plus gourmands les dévoraient des yeux ; jugez ce que devaient faire les bouches ! Suivant moi tous ont noblement fait leur devoir. Cependant il ne serait pas juste de ne pas accorder le mérite de la victoire à nos confrères les *Petits* et de ne pas reconnaître pour les héros de la journée ces bouillants enfants dont l'ardeur surpasse de beaucoup celle de leurs aînés, car les nobles cicatrices qui décorent leur visage en sont une preuve assez grande. Après la réfection les jeux reprirent leur cours avec une nouvelle ardeur jusqu'à ce que le soir eut marqué de son ombre impitoyable l'heure du départ. Après quelques discours appropriés à la circonstance, un " hourra " se fit entendre et nous nous mîmes en marche en récitant le chapelet. "

" 25 mai 1889.

" Encore quatre semaines et tout sera fini !.... Voilà bien le cri qui s'échappe de plusieurs poitrines. Et alors que faire pour que ces quelques jours passent encore plus vite ?.... Demandez-le à ce confrère, qui vivant d'ordinaire dans une atmosphère autre que celle des études, trouve cependant moyen, dans ces derniers moments d'une année qui échappe, de remuer un peu sa torpeur. Lassé de regarder voler les mouches, voyez comme il travaille aujourd'hui avec soin. Mais quel est le chef-d'œuvre qu'il va mettre au jour ? Bravant l'indiscrétion, avancez et lisez ce mot écrit en lettres pompeuses : CALENDRIER !!!.... Là vous verrez tous les jours de la semaine s'aligner en une longue et uniforme série, les semaines se succéder les unes aux autres, et au bas de la page s'étaler en caractères flamboyants ; VACANCES ! LIBERTÉ ! L'œuvre est terminée ! Tous les jours, le pauvre malheureux viendra religieusement prendre son calendrier, y effacer consciencieusement la journée qui vient de disparaître et compter avec force soupirs toutes les vingt-quatre heures qui le séparent encore de la fin.. Pauvre homme !... A quoi bon noter avec tant de soin la rapidité avec laquelle notre vie nous échappe ? A quoi bon soupirer si fort après un bonheur qui

ne sera qu'un rêve si nous ne savons le chercher du bon côté ? Est-ce à dire que je voudrais abolir les vacances ? Absit ! Mais je me permettrai de croire que le meilleur moyen d'en jouir est de s'y préparer par une bonne année d'un travail assidu et constant. Loin de moi cet ennui ridicule, ces aspirations vaporeuses vers un horizon où l'on voit tout en rose parce que tout y est encore éloigné. Le paresseux, le désœuvré est mal à l'aise partout, plus peut-être dans une maison d'éducation qu'ailleurs. A lui le Calendrier. Au laborieux le plaisir pur et sans mélange des jours de repos préparés par un travail fructueux et opiniâtre. "

" Samedi, 1er juin 1889.

" C'est avec un plaisir bien sensible que nous saluons ce beau mois du Sacré-Cœur, puisque c'est dans son cours que doit s'ouvrir le plus beau temps de l'année pour nous, surtout pour les paresseux, et que nous appelons les vacances : mot magique que l'écolier n'entend ou ne dit jamais sans ressentir *ce petit quelque chose* dont on parlait il y a quelques jours et qui ne peut se définir.

Mais est-ce bien là l'unique raison qui fait désirer ce beau mois ?.... Pour certains *compères* à qui la règle est une tyrannie et la liberté un

bonheur parfait, je dirai oui. Mais pour nous qui comprenons tous les avantages de la régularité et qui reconnaissons la vérité de cet adage : mieux vaut obéir que commander ; pour nous qui considérons la vie du séminaire comme la plus belle et la plus agréable, juin ne nous est pas cher au seul point de vue des vacances...."

" 11 juin 1889.

" Promenade au quai. On organise quatre ou cinq lignes et en un instant plus de deux douzaines de poissons sont tombés victimes de nos hameçons trompeurs. Il y avait aussi plusieurs canots qui semblaient nous inviter à nous bercer sur l'onde limpide. Mais la règle était là qui nous coupait les ailes tout court. A cinq heures nous nous mettions en marche et à six heures et demie nous étions au réfectoire. Inutile de faire les réflexions sur la manière dont nous avons fait honneur à la table : c'était bien légitime après une telle excursion.

" 13 juin, fête de St-Antoine de Padoue,
Patron du séminaire.

" Le séminaire est un petit monde à part, ayant ses lois et ses coutumes, et je suis fier d'ajouter

qu'il possède aussi son jour de réjouissances religieuses, sa grande fête patronale.

"Oui, le Séminaire a aussi son patron dans le ciel et il est heureux d'en célébrer aujourd'hui la fête.

"Parmi les petites fêtes de famille qui viennent de temps en temps nous tirer de notre labeur et interrompre la monotonie de notre vie, la St-Antoine de Padoue est une de celles qui sont le mieux accueillies et qui laissent le plus de douces impressions chez notre petit peuple.

"Cette année comme les précédentes, les autorités se sont efforcées de nous rendre cette journée le plus agréable possible, et, grâce à la bienveillance des philosophes, à une heure, ils avaient préparé un magnifique pique-nique à la campagne. Le temps un peu couvert nous promet toutefois une belle après-midi; l'air embaumé que nous apporte la brise de juin charme notre odorat, le merle et le rossignol chantent à tue-tête dans le bocage, l'écureuil grimpe et sautille en se cachant sous l'épais feuillage des sapins et des peupliers, toute la nature étale ses charmes à nos yeux. Nous voici dans un petit bois, nous en avons pris possession et nous sommes à nous choisir une place avantageuse.... mais tout-à-

coup quelques gouttes de pluie viennent nous y découvrir: c'est l'orage qui vient. Il vient en effet.. la pluie tombe et une pluie de déluge... Nous ne pouvons plus y tenir: en avant! en marche!...."

" Vers cinq heures le beau temps avait supplanté la pluie et nous avons fini la journée par une terrible lutte au jeu de croquet."

" 18 juin 1889.

" Aujourd'hui est le jour fixé pour la revue générale de notre science. Depuis longtemps nous en parlions, depuis longtemps nous le craignions ce fameux mardi. Durant les récréations, à la salle, à la cour, pendant les classes, à l'étude même il était le sujet de nos craintes et de nos inquiétudes. Enfin vient le *summa dies et ineluctabile tempus!* Comme la journée nous paraît longue, comme les heures s'écoulent lentement durant ces luttes avec les aridités de Lhomond, Leclair, etc., etc.! Racine, Virgile, Boileau, Lafontaine n'auraient jamais dû, il nous semble, écrire ces vers, que nous avons tant de misère à apprendre et à réciter, même en les écorchant un peu. Et ce cher Xénophon, avec sa Cyropédie, comme on le voue de grand cœur aux gémonies. Que de *très-bien* ébréchés pour un seul

temps primitif manqué ! . . . . Enfin la journée s'achève, mais l'inquiétude ne disparaît pas avec elle, car nous avons encore une grande journée et plus à passer dans ces transes et ces interrogations compliquées et tournées sur toutes les faces. Mais qu'importe ! après la tempête vient le calme . . . . . ."

" 9 septembre 1889.

" Ce matin après la messe de communauté, le Rév. Monsieur Lecoq nous a fait un magnifique sermon sur les devoirs d'un bon écolier, le bonheur que nous avons d'habiter sous le toit d'un séminaire et le moyen de se montrer reconnaissants envers Dieu qui nous a choisis parmi tant d'autres, peut-être plus dignes que nous, pour faire des études. Bonnes résolutions ! ! !

" 19 septembre 1889.

" Fin de la retraite.

" . . Gardons donc précieusement ces souvenirs de la retraite. Pourrait-on oublier ces saluts du soir, où l'âme encore remplie des grandes pensées de la foi, nous tombions à genoux devant notre Dieu en répétant les notes graves et plaintives du *Miserere ?* . . . . Qui de nous n'a pas senti les larmes lui monter aux yeux durant cette prière

du Prophète-Roi ? Ces larmes n'avaient rien de triste : elles étaient comme le trop plein de nos cœurs débordant d'émotion et de piété. A dix-huit ou vingt ans, il n'y a pas que le sombre chagrin qui fasse pleurer......"

" 25 septembre 1889.

" Il y a vingt-cinq ans à pareille date, notre vénérable curé, le Rév. D. Morisset, prenait pour la première fois la sainte victime dans ses mains consacrées. Quel bel anniversaire ! Que je désirerais être au milieu de ma petite paroisse qui doit à cette occasion donner libre cours à sa joie bien légitime et la témoigner extérieurement par des démonstrations dignes de la fête ! Mais bien que je doive rester de corps dans ma cage, mon esprit du moins est continuellement au milieu de ma famille."

" 1er octobre 1889.

" Avec le mois d'octobre s'ouvrent les beaux exercices du salut et des autres prières commandées par N. S. Père le Pape en l'année 1885. Avec quelle satisfaction allons-nous, après avoir fait une bonne étude, nous jeter aux pieds du Sauveur présent sur l'autel pour reposer nos cœurs dans la récitation du chapelet et des litanies si belles de la sainte Vierge."

“ 1er novembre 1889.

“ Grand congé.— Nous avons passé une partie de l'après-midi assis autour d'un petit feu allumé au milieu de la cour. Rien n'éveille de plus tendres souvenirs que de nous voir ainsi presque tous réunis en famille, chacun cherchant à amuser ses confrères par un mot, une petite chanson ou une historiette, et tout cela avec cette charité et cette bonne humeur qui règne entre les membres d'une même famille. ”

“ 13 octobre 1891.

“ Vers quatre heures nous montons au bocage du Séminaire. Est-il pour un étudiant un plus beau délassement que de faire trève avec ses livres pendant quelque temps pour parcourir la campagne encore pleine des derniers souvenirs d'une saison qui s'est enfuie, malgré nos vœux ardents, sur l'aile du temps ? Comme la brise du soir est passablement fraîche, raison de plus est pour nous de nous mettre avec plus d'ardeur à l'œuvre de destruction que nous entreprenons. Nous nous disvions après avoir choisi un lieu commun où nous devons établir notre foyer, et quelques instants après nous revenons chargés de branches sèches qui, accumulées ensemble, forment presque un *petit* monticule. Mais après

le travail vient le repos, et c'est la perspective de ces quelques instants de plaisir qui explique l'ardeur qui nous a animés dans la cueillette de nos matières combustibles. Semblables à ces abeilles ardentes à leur ouvrage, nous allions de branches dépouiller le bocage. Alors c'est au milieu des cris de triomphe que nous promenons la torche incendiaire aux quatre coins du bûcher. Aussitôt surgit de cet amas de débris un immense cône de flammes étincelantes, scintillantes, pétillantes, brillantes, éclatantes qui élève fièrement sa tête à la hauteur des sapins antiques, et qui, ne pouvant malgré ses efforts s'élever plus haut, lance dans sa rage d'énergiques gerbes d'étincelles vers le ciel, obscurci de ces tourbillons de fumée, en repandant autour de lui une lueur sinistre qui donne aux figures de nos confrères un air fantastique. Pour compléter le tableau nous commençons à danser autour en chantant le " dansons alentour " des sorciers de l'Isle d'Orléans. Enfin la partie de plaisir fut terminée par de chaleureux hourras qui témoignaient si bien de notre joie et nous nous remîmes en marche en chantant les " Hussards." Il faisait nuit obscure quand nous revînmes au Séminaire. "

“ 20 octobre 1891.

“ Promenade au bocage. — Le bocage, chaque fois que nous y retournons nous apparaît avec de nouveaux charmes. A cette saison même que le rossignol est sans voix, les bois sans verdure, un autre genre de poésie nous le rend encore plus aimable : à la vue de cette couche épaisse de feuilles qui jonchent la terre, image de nos souvenirs passés, à la vue de ces rameaux dépouillés, fidèle portrait de l'homme désabusé, notre âme de jeunes gens est presque tentée de se livrer un instant à la mélancolie. Que dis-je ? Déjà nos lèvres ont laissé échapper quelques exclamations poétiques . . mais nous reprenons aussitôt notre joie franche et pure et dans un instant nous sommes en présence d'un de ces joyeux feux de joie auquel l'automne et surtout cette heure du crépuscule donne un aspect fantastique. Quel tableau plus champêtre, plus pittoresque, plus poétique enfin, pourrions-nous offrir que de nous voir attroupés autour de cet ardent foyer, causant, jasant, chantant, riant, tous avec cette franchise, cette bonne entente, cette charité fraternelle qui règne entre les confrères d'une même classe et leur professeur considéré comme leur père ? Il était nuit obscure lorsque nous son-

geâmes à retourner, mais ne voulant pas nous séparer tout-à-fait de ce bon feu nous nous armons aussitôt d'un flambeau dont la lumière nous fut d'une grande utilité pour nous guider dans notre marche. De gais refrains et de vifs cris d'allégresse furent les dernières expressions de notre joie et les derniers sourires de cette petite excursion champêtre."

" Petits monuments élevés pour ma propre sanctification pendant ma retraite de Rhétorique 1890-91.

" Premier jour. — Je m'engage à toujours bien faire le signe de la croix ainsi que toutes mes prières de la journée.

" Deuxième jour. — Je m'engage à ne jamais dire de mauvaises paroles et à ne souffrir aucune mauvaise conversation en ma présence.

" Troisième jour. — Je m'engage :

1° A ne jamais me mettre au lit sans réciter une petite prière à la sainte Vierge pour la saluer comme ma mère ;

2° A ne jamais passer une journée sans faire au moins quelques instants d'examen afin de voir chaque soir où j'en suis avec le bon Dieu ;

" Clôture de la retraite. —J'ai pris aussi la ré-

solution de faire la communion réparatrice le premier vendredi de chaque mois afin de dédommager le Sacré-Cœur de Jésus des outrages qu'il reçoit de la part des impies dans cet auguste sacrement de son amour.

" Nous nous sommes engagés un certain nombre de confrères à ce que tout les matins il y en eût un de nous qui fît la communion.

" C'est vous, ô mon Dieu, qui nous avez inspiré par la bouche de votre ministre de prendre ces résolutions de retraite que je m'efforcerai de garder avec la plus scrupuleuse exactitude ; mais vous le savez, Seigneur, la volonté me fait souvent défaut. Combién de fois hélas ! en ai-je fait la triste expérience !.... Donnez donc à ma volonté cette fermeté que vous sûtes inspirer autrefois à de faibles pêcheurs lâches et timides et qui les transforma en de vaillants soldats, bravant les périls et la mort même pour prêcher et enseigner votre Evangile. Et vous, ô divine Marie, ma mère bien-aimée, qui m'avez toujours protégé, comme votre enfant, obtenez-moi du Père éternel que mon amour pour votre divin Fils et votre Cœur immaculé aille toujours s'augmentant. Et s'il arrive que je vienne à oublier les promesses qui je viens de faire en présence du T. S. Sacrement, veuillez, s'il vous plaît, me

les rappeler et m'obtenir la force de les tenir. *Mater Dei, Mater mea !* "

" 20 janvier 1890.

Lettre à ses parents. — " Lorsque vous allez voir arriver M. pour cause de maladie, et qu'il vous dira qu'au commencement de la semaine dernière il y avait au lit quarante élèves, deux prêtres, trois ecclésiastiques, vous allez croire, je n'en doute pas, que j'étais au milieu de ces malheures victimes de la Grippe. Vous ne vous tromperez pas, seulement je n'y étais pas comme patient, mais comme médecin. Oui, depuis dimanche après-midi jusqu'à mardi soir j'ai été continuellement avec eux, au dortoir, transformé en hopital, avec un confrère, les deux infirmiers ne pouvant suffire. Nous étions sans cesse occupés à donner des bains de pieds, ce que nous avons fait pour trente-six élèves, à appliquer des mouches, à envelopper nos malades de flanelles, à les faire transpirer, à leur donner les mille et une choses qu'ils désiraient, et enfin à satisfaire tous les besoins plus ou moins capricieux d'un malade ou mieux de trente-six malades. Mais le plus beau était l'heure des repas : il fallait tout monter de la cuisine au quatrième étage : couteaux, cuillers, aliments, breuvages, etc., etc. "

" 7 juin 1890.

" Depuis que Mgr Blais est arrivé à Rimouski, j'ai l'honneur de servir sa messe et de lui servir d'écuyer quand il officie le dimanche. "

" 19 mai 1891.

" Je dois remercier le bon Dieu de m'avoir exempté de toute maladie corporelle, car bien que je travaille assez fort, je n'ai pas été une minute à l'infirmerie, si ce n'est pour veiller un confrère malade. J'en rends donc grâce à Dieu, et j'espère que ça continuera ainsi, jusqu'à la fin de l'année, qui maintenant nous apparaît dans un horizon assez rapproché. Qu'il sera doux alors de voir arriver ce beau temps des vacances, où le repos succèdera au travail, la récréation à l'étude....

" Mais je parais oublier que le pire n'est pas encore passé, puisque nous avons encore un mois de cette vie et à la fin ces trois jours d'angoisse où il nous faudra étaler le fruit de notre travail. Quel résultat obtiendrons-nous ? Dieu le sait. En attendant travaillons avec courage, et surtout avec une intention droite afin que si le succès ne répond pas à nos peines, nous ne perdions pas au moins ces longs jours de travail. "

Voici une prière trouvée dans les papiers de Zéphir et qu'il avait écrite avant de subir les épreuves du Baccalauréat.

“ Ma bonne Mère, je compte sur vous au moment de l'interrogation. Guidez mes réponses.... Puis, que ferai-je ensuite ? Où irai-je ? Voilà que je m'abandonne à votre volonté, à votre amour....

Sur la même feuille on lit ces mots :

“ O Marie exaucez mes vœux.... Mon Dieu accordez-moi plus de facilité dans mes études.... Ma bonne Mère intercédez pour moi auprès de votre divin Fils. Oui, ô Marie, exaucez la prière de ce cher enfant : de bonne heure il s'est donné à vous. Conservez-le dans l'amour de Jésus ; afin qu'un jour il puisse travailler à vous gagner des âmes.”

“ 7 août 1891.

“ Lettre à un de ses confrères. — Mon cher ami. — Comme tu as dû t'en apercevoir les vacances s'écoulent avec assez de rapidité. Nous sommes déjà au 7 d'août. Par conséquent je devrai commencer ce soir ma neuvaine préparatoire à l'Assomption. Je ne doute pas que tu ne veuilles te joindre à moi pour nous bien préparer à bien célébrer cette grande fête de notre bonne

Mère, car les vacances ne doivent pas être un obstacle à lui témoigner cette affection filiale que nous lui portons au séminaire. Oui, réjouissons-nous en ce jour de la gloire qui l'environne et qui devra rejaillir sur ses enfants !.... "

Lettre à un de ses amis de l'Assomption de McNider, aujourd'hui chez les Frères des Ecoles Chrétiennes.

" Avril 1888.

" ...... Je me souviendrai toujours du beau temps que nous avons passé ensemble des Chemins de Croix que nous allions faire le soir et qui étaient si salutaires à notre âme, par suite des conversations que nous tenions et des bons conseils que nous nous donnions mutuellement. C'est dans ces petites promenades que je t'ai connu tel que tu es. Non, deux amis comme nous ne devraient jamais se séparer...... "

VIII

Amour filial.

Le 25 avril 1889, Zéphir écrivait ce qui suit dans son Journal :

" A deux heures, promenade en ville. Nous sommes demeurés assez longtemps sur le pont, où nous prenions plaisir à voir les glaces de la rivière se presser et se frapper sur ses piliers. Je les trouvais heureuses dans leur insensibilité, puisqu'elles devaient passer, en obéissant au courant irrésistible qui les emportait, dans un lieu qui m'est si cher. Oui, plus heureuses que moi, elles batteront peut-être ces rivages où se sont écoulées mes jeunes années.... Peut-être même, charmées par cet air si pur et si suave que l'on respire dans ma place natale, et enchaînées par la douce influence des êtres chéris de mon cœur, ces énormes glaces se plairont-elles à finir leurs jours sur cette grève qu'ont si souvent foulée mes pieds et iront-elles grossir de leurs eaux sans amertume ces endroits préférés à tous les autres. Ah ! si l'avenir vous réserve de si beaux jours, si le hasard vous porte en ces

lieux, qui ont été le théâtre de mon enfance, n'oubliez pas de leur dire les sentiments que j'éprouve encore pour eux, et que vous m'avez vu au milieu de mes nouveaux compagnons, me glorifier du bonheur qui vous est réservé de voir ceux que le temps a séparés de mes caresses et de mes baisers.... "

" Mais déjà elles disparaissaient à ma vue, et sûr qu'elles seront fidèles à remplir cette mission, je suis retourné au séminaire."

Que de fois durant son séjour au séminaire sa pensée dut se reporter ainsi vers le lieu de sa naissance, vers la petite maison de son père assise au bord de l'eau, tout près du grand fleuve, vers l'église de l'Assomption où il était allé prier si souvent, vers ce petit jardin où sa mère lui avait si souvent parlé du bon Dieu. Mais ce qui fixait surtout son esprit quand il pensait à la maison paternelle, c'étaient " les êtres chéris de son cœur." Zéphir avait une âme sensible, ouverte aux sentiments les plus délicats et les plus généreux. " Qui pourra comprendre le cœur d'une mère," s'écrie-t-il, " cet abîme insondable d'amour, d'abnégation, de dévouement ? Je crois toutefois que s'il est quel-

qu'un qui peut l'approfondir quelque peu c'est bien le cœur sensible du fils qui a vingt ans."

Durant son séjour au séminaire il correspondait régulièrement avec ses parents, il n'avait pas de secret pour eux, il les tenait au courant de tous les détails de sa vie de collège. Parmi les lettres que nous allons citer il y en a qui sont tout-à-fait remarquables par l'élévation et la délicatesse des sentiments qu'elles expriment.

" Séminaire de Rimouski, 16 sept. 1887.

Ma chère maman,

" Tout en vous remerciant de votre bonne lettre que j'ai reçue jeudi soir, je viens vous demander un service : dimanche soir nous allons commencer notre retraite annuelle qui devra se terminer jeudi matin Je vous prie de ne pas m'oublier pendant ces trois jours pour que je fasse une bonne retraite et que le bon Dieu me fasse connaître ma vocation.

" Mardi, le 13, nous avons eu grand congé à l'occasion de la fête de M. le Supérieur et j'ai profité de ce temps pour écrire à M. le Curé"

" Séminaire de Rimouski, 10 février 1888.

" .... Vous me demandez si c'est dans mon goût d'aller passer l'été au Petit-Métis. Ne vous occupez pas de moi. Je serai assez content d'être au milieu de vous, je ne m'occuperai pas beaucoup du lieu ......

" Je me suis rendu avec plaisir, maman, à la petite demande que vous m'avez faite ; mais ne pensez pas que je me contente d'un *Ave Maria* par jour pour toutes les bontés que vous avez pour moi ; je prierai surtout pendant le mois de Saint Joseph que nous allons avoir bientôt, car tous les soirs nous irons faire notre prière à la chapelle où nous ferons le mois de ce grand Saint, et où nous aurons chaque soir la bénédiction du Saint Sacrement. "

" Séminaire de Rimouski, 25 mars 1888.

" Le retour de l'Annonciation, que l'on peut placer au nombre des jours remarquables pour la famille, me fournit l'occasion de vous écrire quelques mots pour vous prouver qu'au moins je n'oublie pas ces petites fêtes de famille, qui sont bien gravées dans ma mémoire et dont l'anniversaire me rappelle de si doux souvenirs ...... "

“ Séminaire de Rimouski, 11 avril 1888.

“ Bien chère petite maman,

“ En m'éveillant ce matin, je ne puis retenir les premiers élans de mon cœur. Une joie secrète, que je ne pourrais pas bien définir, mais que vous devinez sans doute, s'est emparée de moi. Ah ! c'est que j'ouvrais les yeux à l'heureux jour de votre fête .... Oh ! chère maman, si je pouvais vous peindre les sentiments que j'éprouve en ce jour ! Mais il n'y a pas d'idée assez belle pour vous les exprimer. J'espère toutefois que vous ne rejetterez pas ce que la main de celui que vous aimez tant va tracer sur ce papier.

“ Que le ciel s'ouvre donc, chère maman, et que des torrents de grâces coulent sur vous ! Que Dieu, du haut de son trône, daigne étendre la main sur votre tête pour vous bénir, et que la Reine du ciel, votre patronne, jette aussi ses yeux sur vous et vous donne comme cadeau de fête la santé, le bien-être, en un mot tout ce que vous pouvez désirer ici-bas !

“ Pardonnez-moi, maman, si je suis si court dans mes souhaits, ce n'est ni le temps ni le papier qui me manquent, mais plutôt le talent. Cependant les sentiments ne me sont pas refu-

sés, soyez-en bien assurée. Fasse le ciel que mes vœux s'accomplissent et votre bonheur sera complet !"

" Séminaire de Rimouski, janvier 1889.

" Bien chers parents,

" Il y a déjà six longs jours que je vous ai quittés : il est bien temps de vous écrire un mot, si je ne veux pas vous porter à croire que le souvenir de vos bontés n'a pas trouvé place dans mon cœur, et n'a pas dépassé le toit que j'ai quitté avec tant de regrets. Non, je ne vous laisserai pas porter un tel jugement, sachant d'ailleurs que votre bon cœur ne peut me croire capable d'une telle action. Si la reconnaissance pèse au cœur indigne d'un bienfait, c'est pour moi un devoir bien agréable de vous prouver la mienne et de vous l'assurer pour toujours. Egaler ma reconnaissance à ce que je vous dois serait difficile, aussi malgré ma bonne volonté je me sens incapable de vous le promettre. Je puis du moins vous assurer que le souvenir de ce que vous m'avez fait et me faites encore occupera toujours dans mon cœur un endroit où jamais ne pénètreront l'ingratitude ni l'oubli, et que tous les jours, comme je l'ai fait jusqu'à présent,

je demanderai au Très-Haut de suppléer à mon impuissance en répandant ses plus abondantes bénédictions sur vous et sur mes bienfaiteurs, sans oublier monsieur le curé, qui a contribué pour une large part à me placer où je suis aujourd'hui. Oui, certainement après vous, c'est à lui que je dois le bonheur que j'éprouve dans cette maison où les plus grandes contrariétés ne sont que des roses comparées aux plaisirs passagers du monde que l'on ne cueille jamais sans se percer aux épines qu'ils cachent.... "

" Séminaire de Rimouski, 31 janvier 1889.

" Cher papa,

" .... Le matin, 27 janvier, fête de St-Jean Chrysostôme, j'ai offert ma communion à votre intention, après quoi je me suis agenouillé aux pieds du petit Jésus qui me tendait ses petites mains tremblantes d'amour et semblait mettre à ma disposition toutes les grâces que contiennent ces petites mains, si petites aux yeux du corps mais si grandes aux yeux de la foi, puisqu'elles contiennent des dons infinis. Aussi soyez certain que je n'ai pas refusé une offre si généreuse et que je n'ai pas oublié de lui demander tout ce qu'un cœur bien né peut et doit désirer en de

telles circonstances pour celui à qui après Dieu il est redevable de ce qu'il possède : son père."

" Séminaire de Rimouski, 15 février 1889.

" Bien chers parents,

" J'ai accueilli vos félicitations et vos bons souhaits à l'occasion de ma fête avec un plaisir d'autant plus grand et d'autant plus sensible que je ne m'attendais seulement pas à une telle surprise. Votre lettre était la sixième arrivée depuis le matin, aucune cependant ne m'avait impressionné comme elle, car elle me rappelait d'un seul coup tous les beaux jours que j'ai passés au milieu de vous et qui hélas ! ne reviendront plus. Mais il ne faut pas être déraisonnable, car ce serait trop exiger que de vouloir toujours demeurer avec ses parents. Cette vie qui ne doit être qu'un chemin escarpé et jonché d'épines, ne serait plus alors qu'un magnifique parterre émaillé des fleurs les plus agréables et sous lesquelles les épines se cacheraient n'osant plus faire sentir la malice de leurs pointes aïgues. Ainsi, bien qu'étant éloigné de vous, je me trouve heureux puisque Dieu me veut ici ...... "

" Séminaire de Rimouski, 15 mars 1889.

" .... Je vous remercie beaucoup

de l'intention dans laquelle vous faites votre mois de Saint Joseph ; soyez certain que je fais mon possible pour vous récompenser des bontés que vous me prodiguez tous les jours. Je me rendrai avec plaisir à la demande que vous me faites de communier mardi. Et d'ailleurs ce ne sera pas difficile, car mon confesseur me l'a offert samedi soir sans que je le lui aie demandé. Je suppose que vous n'oubliez pas non plus la grande fête de l'Annonciation. J'ai commencé une neuvaine avec mon ami afin de nous bien préparer à cette grande fête."

" Séminaire de Rimouski, 11 avril 1889.

" Chère petite maman,

. . . .

" Recevez donc, chère mère, l'expression des vœux que j'ai formés pour vous ce matin au pied des autels.

" J'ai prié le divin Maître de suppléer à mon impuissance et de vous accorder la récompense que méritent les nombreux services que vous me rendez tous les jours. Je lui ai demandé en particulier de vous donner la santé qui vous est si nécessaire pour résister sous le poids du travail et des fatigues que vous vous imposez. Je

lui ai encore demandé de vous conserver longtemps à mon affection et de prolonger vos jours jusqu'à ce que je sois en état de vous rendre ce que vous me faites aujourd'hui. Je ne vis que dans cet espoir, c'est le plus juste et le plus cher de mes désirs. Cela pourrait-il m'être refusé ? Non, sans doute, car j'ai rappelé au Très-Haut la promesse qu'il a faite d'exaucer la prière fervente de l'enfant, et peut-elle l'être plus que quand il prie pour une mère aussi bonne que vous ?

" En attendant cette époque lointaine, puissiez vous couler des jours fortunés et ne jamais verser que des larmes de bonheur ! "

" Séminaire de Rimouski, 3 mai 1889.

" .... Maman, je me suis rendu avec plaisir à votre demande, à l'occasion du beau mois de Marie, et il n'y a pas seulement qu'A. et moi qui nous sommes unis à votre petite société, mais j'ai aussi demandé la même chose à mon ami, et il s'y est rendu avec grand p'aisir. En récompense je vous demande un petit souvenir au pied de Marie pendant ces jours-ci, car les Quarante-Heures vont commencer dimanche matin. Soyez certaine que je ne vous oublierai pas, surtout durant ces trois jours."

“ Séminaire de Rimouski, 14 nov. 1889.

“ Bien chers Parents,

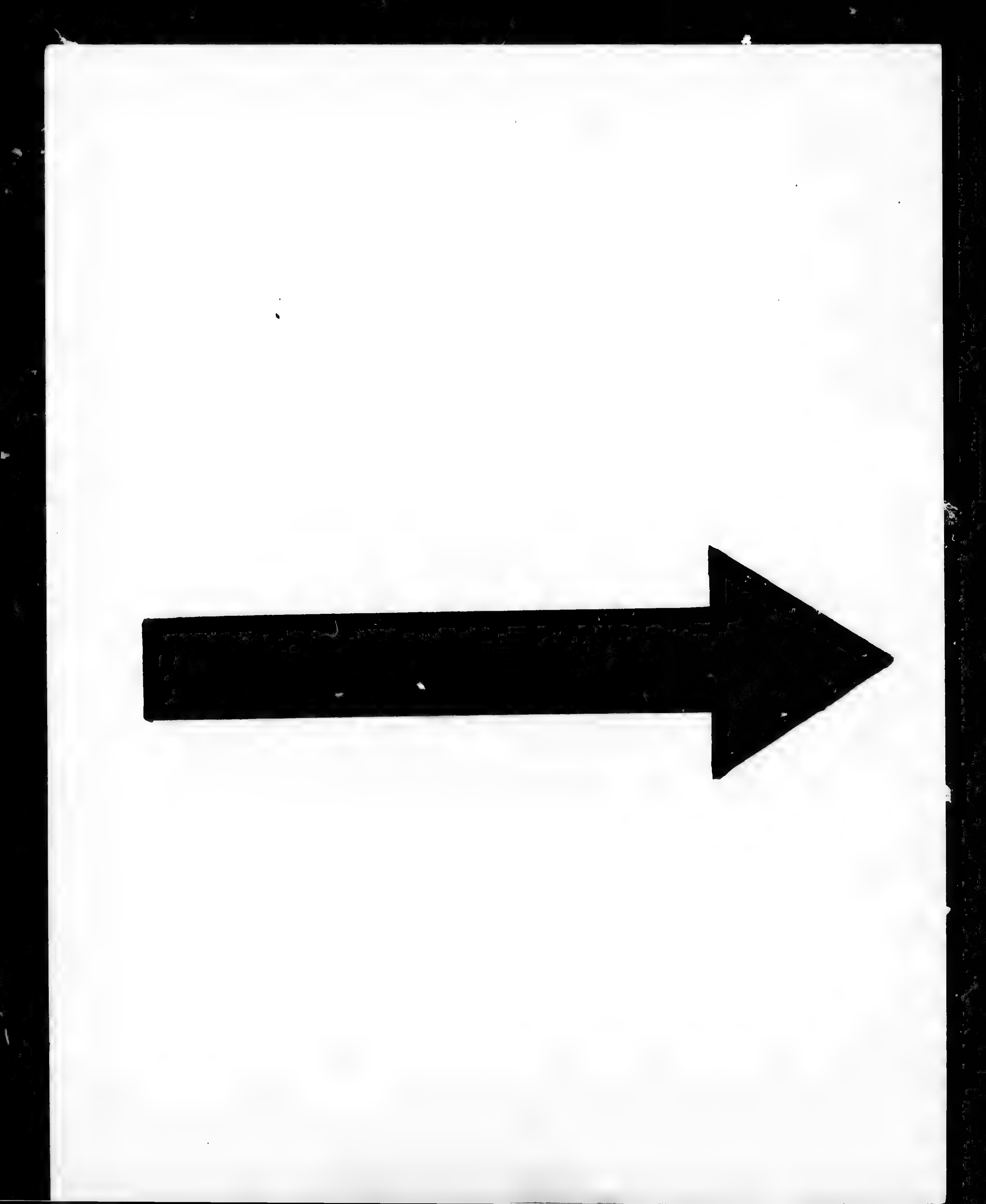
“ .... Vous craignez le mauvais état de mes affaires. Eh bien, je vous dirai que toutes mes dettes sont payées et qu'il me reste encore cinquante centins au coffre. Je suis toujours en parfaite santé, l'appétit ne manque pas : je joue comme un enfant et j'étudie comme un perdu ....”

“ Séminaire de Rimouski, 11 avril 1890.

“ Chère maman,

“ Ne soyez pas surprise si je saisis toutes les occasions qui se présentent pour vous témoigner ma reconnaissance ; il est si doux pour un cœur bien né de prouver son amour à ceux auxquels l'attache le double nœud de l'affection et de la nature !...

“ Parmi toutes les merveilles de la nature que Dieu s'est plu à répandre autour de nous, il en est une qui est plus étonnante, plus incompréhensible et plus admirable que toutes les autres. Cette merveille, ce chef-d'œuvre de la création, c'est le cœur d'une mère. Prononcer ce seul nom de mère, mot à jamais sublime, et qu'aucun autre



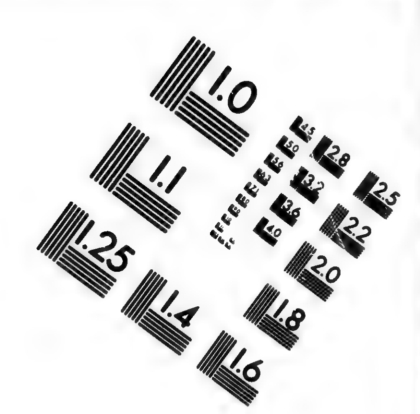
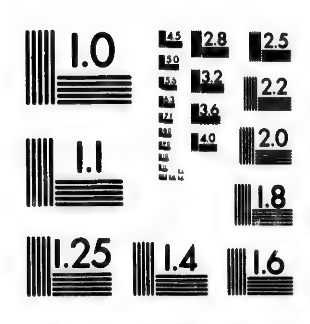


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



6"



ne saurait égaler en suavité, c'est dire à la fois la douceur, l'affection, la tendresse, la prévenance, la sollicitude, le dévouement, enfin tout ce qu'une langue humaine peut dire de beau, de grand et de noble. Mais si Dieu a voulu réunir dans le cœur de la mère toutes les qualités des autres créatures, il n'a pas voulu laisser tant de perfections sans contrepoids, tant d'amour sans objet, et il a créé à cet effet le cœur du fils qui doit répondre à la tendresse maternelle, par son abandon et son amour filial. Ainsi je puis donc dire avec joie que l'affection que vous me portez n'est pas vaine, puisque y correspondre est tout mon bonheur et mon plus vif désir.

" C'est cet amour qui, ce matin, pendant que la Victime sacrée descendait sur l'autel, m'a jeté aux pieds de ce divin dispensateur des grâces. Là, je lui ai dit de jeter un regard de tendresse sur celle que mon cœur aime tant, de voir ses besoins, et de suppléer à mon impuissance en comblant tous ses désirs."

" Séminaire de Rimouski, 13 octobre 1890.

" Il y a quelques temps je vous demandais un petit souvenir dans vos bonnes prières pour le succès de notre retraite annuelle, qui devait avoir lieu peu de temps après. Depuis qu'elle est

terminée, c'est-à-dire le 5 octobre, je n'ai pas encore eu l'occasion de vous en parler. Je viens donc ce soir vous en dire un mot. Est-ce l'effet de vos bonnes prières ou est-ce dû à celles de quelqu'autre âme charitable, toujours est-il que la retraite, cette année, a eu des résultats et des fruits tels que je n'en ai pas constaté de semblables depuis que je suis ici. Que j'aurais aimé vous voir au milieu de nous durant ces jours bénis où nous avons goûté les ineffables douceurs du silence et du recueillement ! Inutile d'essayer à exprimer ce bonheur par des mots, toute plume s'y refuse et se sent impuissante à rendre les consolations qu'éprouve l'âme dans ce commerce avec son Dieu. Il faut l'avoir goûté pour le connaître. Je dois vous dire qu'entre autres bonnes résolutions de retraite nous avons pris celle de faire la communion réparatrice mensuelle, hebdomadaire et quotidienne. C'est-à-dire que tous les matins il y aura quelques élèves qui se chargeront de consoler le Sacré-Cœur de Jésus, en s'offrant en victime des fautes qui seront commises pendant la journée, dans la communauté et dans tout le monde. N'est-ce pas admirable !

" Séminaire de Rimouski, 23 octobre 1890.

" Maman,

" ....Merci beaucoup des quelques roses que vous m'avez envoyées. J'ai admiré aussi le petit sachet qui les accompagnait. Mais ma curiosité est piquée par ce petit papier qu'il renferme. Je n'ai pas voulu cependant être indiscret, et j'ai supposé que c'est une prière qui se récite toute seule sans qu'il soit besoin de la lire. C'est parfait, et c'est là une très bonne invention. .... "

" Séminaire de Rimouski, 13 février 1891.

" Maman,

Je n'avais pas l'intention de vous écrire maintenant, mais pour réparer le chagrin que je vous ai causé par ma dernière lettre, je viens converser ce soir avec vous pendant un petit trois-quarts d'heure. Lorsque je vous écrivais l'autre jour par délassement, je ne croyais certainement pas que ce petit amusement aurait pour vous de si pénibles résultats. Je ne pensais pas non plus que cette accumulation exagérée d'épithètes, de synonymes, de répétitions aurait pour effet de vous montrer ma position sous un jour

si triste. Vraiment j'ai été attristé à mon tour de vous voir si sensible à mes petites fatigues et prendre tant à cœur ces petites lassitudes qu'une récréation, un bon sommeil, et surtout une....., lettre fait oublier aussitôt pour donner plus d'ardeur au travail."

" Séminaire de Rimouski, 9 juin 1891.

" Chers parents,

" Vous ne sauriez croire combien il m'est pénible de vous voir, à votre âge, vous imposer tant de fatigues, tant de travaux, surtout de vous voir quitter votre bonne petite maison pour aller vous enfermer dans ce cher Petit-Métis, que vous ne devez pas regarder d'un trop bon œil. Ne soyez pas étonnés si je considère ainsi toutes ces démarches de votre part, car ce serait, il me semble, ingratitude que de ne pas reconnaître que tous ces sacrifices, vous vous les imposez uniquement pour moi.

" Je vous ai déjà parlé plusieurs fois du Baccalauréat ! Eh bien ! le sort en est jeté : mercredi prochain commenceront ces épreuves, et nous en aurons pour le 17, le 19, et le 20 de juin.... Je ne m'effraie pas trop de ces examens, qui après tout sont comme les autres

Je ne vous demande pas de penser à moi dans vos prières, je sais que vous le faites depuis longtemps et c'est de là que j'attends tous...... *mes succès.* Nous avons fait le pélérinage à Ste-Anne jeudi dernier et depuis ce temps je ne crains plus rien, je suis prêt à tout. Je vous demande cependant de bien vouloir allumer votre petite lampe devant la Ste Face pendant ces trois jours à cette intention. Pour cela, voici le temps que dureront les séances : mercredi, vendredi et samedi de 7 heures à 12 heures et de 1½ à 5 heures de l'après-midi.... Je suis bien joyeux à la pensée que le 23 au soir je serai avec vous. Au revoir donc."

IX

La rentrée, en 1891.

Le 4 septembre 1891, Zéphir disait adieu à son curé et à sa famille pour retourner au Séminaire. Il allait être séparé de ses parents pendant dix mois. Il continuerait sans doute à communiquer avec eux en leur écrivant souvent, mais il ne jouirait pas de leur présence ; il allait être privé du plaisir de leur rendre ces mille petits services qu'un enfant bien né aime à rendre à ses parents, et c'était toujours avec peine que Zéphir se séparait de sa famille.

Mais d'un autre côté il avait un grand sujet de joie à la fin des vacances : il pouvait se rendre le témoignage de les avoir passées saintement. Après une retraite aussi fructueuse que celle qu'il avait faite au commencement de l'année précédente, après une année de ferveur passée dans la fréquentation des sacrements, il avait apporté dans sa famille une vertu solide et féconde. Au témoignage de sa mère, il observa à la lettre, comme toutes les autres années d'ailleurs, son règlement de vacances. Il ne se ralentit nullement de sa piété, ce qu'on ne trouve pas souvent, car les vacances sont ordinaire-

ment le temps du laisser aller. Il assistait à la messe tous les matins ; tous les huit jours, et même plus souvent, il recevait la sainte communion. Il allait tous les soirs prier à l'église, il y faisait aussi le Chemin de la Croix presque tous les jours : ce qui ne l'empêchait pas de faire la prière avec la famille le soir, de réciter le chapelet, et de prolonger encore son oraison, parfois jusqu'à une heure avancée de la nuit. L'éloignement de l'église ou le surcroît d'ouvrage pouvaient seuls l'empêcher de se livrer à ces pieux exercices.

C'est toujours avec bonheur que l'écolier revient au Séminaire après les vacances.

Si on se demande la cause de cette joie, on serait peut-être tenté de l'attribuer à l'inconstance, si naturelle au jeune homme, qui fait qu'il ne sait se fixer à rien, qu'il n'a pas aussitôt atteint un bien convoité qu'il en recherche un autre. Dans cette joie du retour il y a sans doute quelque chose de ce sentiment, mais ce n'est pas le seul, ce n'est pas non plus celui qui domine chez le plus grand nombre.

Après deux mois de vacances, passés dans le repos et l'inaction, l'écolier va se remettre à l'ouvrage. Plus que jamais le séminaire lui appa-

raît comme le sanctuaire du travail et del'activité. Il lui semble aussi que sous l'influence de ce travail il va grandir, se transformer, devenir plus homme. Il va faire ses Belles-Lettres, sa Rhétorique ou sa Philosophie : que d'idées ces mots magiques éveillent dans son âme ! C'est dans un monde nouveau qu'il va pénétrer, c'est un vaste champ livré à sa curiosité. Et puis sa pensée se portant plus loin, quels beaux projets ne caresse-t-il pas dans son âme pour l'avenir : il se voit à tel poste, dans telle ou telle carrière, couronnement de son travail et de ses longues années d'étude. Voilà il me semble une des principales idées qui préoccupent l'écolier à son retour au collège. " Quelquefois, écrit Zéphir, c'est accablant d'être courbé sur un pupitre, l'esprit tendu et le corps inactif ; mais l'homme n'est-il pas fait pour le travail ? Et qu'y a-t-il de plus beau, de plus noble que d'accomplir cette obligation essentielle à notre nature, lorsqu'on a la santé et que l'on peut se dire surtout : je fais la volonté du divin Maître auquel je suis soumis : il le veut, moi aussi. Et puis quoi de plus beau que d'amasser sans cesse comme dans une réserve tout ce dont on aura besoin plus tard ? Quoi de plus encourageant que de s'adonner aux exercices qui ont le double but de

développer l'intelligence, d'affermir la volonté, en un mot de former l'homme ? Nous travaillons, il est vrai, mais avec la consolation que notre travail nous est utile."

Toutefois le séminaire n'est pas une institution où l'on travaille uniquement à acquérir des connaissances quelconques, le séminaire est avant tout une école de vertu et de piété : c'est là que se forme le cœur du prêtre, c'est là que le futur ministre de Dieu apprend à connaître et à aimer davantage Jésus-Christ, c'est là que s'allume cette flamme divine qui devra toujours brûler dans son âme et allumer le feu de la charité divine partout où elle passera. Voilà ce que l'on doit avant tout apprendre dans un séminaire : ce serait en méconnaître le caractère que de s'en faire une autre idée. Zéphir comprenait parfaitement cette vérité, comme l'atteste bien la prière suivante trouvée dans ses papiers : " O Marie, exaucez mes vœux...... Mon Dieu, accordez-moi plus de facilité dans mes études...... Ma bonne mère, intercédez pour moi auprès de votre divin Fils. Oui, ô Marie, exaucez la prière de ce cher enfant, de bonne heure il s'est donné à vous. Conservez-le dans l'amour de Jésus, afin qu'un jour il puisse travailler à vous gagner des âmes."

Il est d'usage dans les collèges de commencer l'année par la récitation du chapelet : l'entrée se faisant à six heures du soir et le chapelet étant fixé à cette heure. Néanmoins le premier vendredi du mois, qui est consacré au Sacré-Cœur de Jésus, cet exercice est remplacé par un salut solennel du S. Sacrement. Au Séminaire de Rimouski, depuis plusieurs années, la rentrée était fixée au premier vendredi de septembre ; on se trouvait ainsi à commencer l'année sous la protection du Sacré-Cœur de Jésus.

Donc à six heures du soir, tous les élèves, fidèles à l'appel de la cloche, étaient réunis à la chapelle, faisant monter vers le Ciel leurs prières accompagnées des harmonies du chant et de la musique. Les échos de la chapelle, qui étaient restés muets pendant deux mois, se réveillaient de leur longue léthargie et répétaient les chants si beaux de " O Salutaris," " Ave Verum," " Salve Regina," " O Cor Jesu," etc.

X

Commencement de l'année 1891-92.

C'est au commencement de cette année que Zéphir nous attire et nous charme davantage : cette belle âme, que nous avons vue jusqu'à présent si docile à la grâce de Dieu, s'était toujours perfectionnée de plus en plus ; maintement elle est éclairée davantage des lumières divines, et son union avec Dieu n'en est que plus forte. Ce que Zéphir écrit dans son journal à cette époque est admirable, on peut dire qu'il était parvenu à un degré de perfection élevé. On pourra voir par les citations suivantes : son esprit de pénitence et de mortification ; sa conformité à la volonté de Dieu ; sa pureté d'intention dans toutes ses actions ; sa piété de plus en plus grande envers Notre-Seigneur et sa divine Mère ; son âme de plus en plus avide de se nourrir du Pain des Anges ; la céleste flame qu'allumait dans son cœur cette participation à la vie divine ; son détachement des biens de ce monde qui le fait s'écrier : TOUT POUR VOUS, MON JÉSUS ! VOUS PARTOUT ! VOUS TOUJOURS !

Deux retraites, faites avec le plus grand soin,

contribueront encore à resserrer les liens qui l'unissent à Dieu. Aussi après la dernière retraite il écrira dans son journal : " Je reprends les occupations ordinaires. Tout va bien. Je suis heureux."

" 5 septembre 1891.

" Nous voilà encore une fois de retour au bercail où nous avons retrouvé nos confrères tous rétablis par le repos et les plaisirs des vacances, et remplis de bonnes dispositions pour reprendre l'étude. Moi-même je suis plein de courage pour la nouvelle année et je crois que l'ennui n'aura aucune prise sur moi, car jamais je n'ai pris si peu de temps à me trouver chez moi au retour des vacances.

" Je pense que la première idée que je me suis formée de la philosophie ne sera pas fausse ; car les quelques notions que nous avons reçues ce matin ont suffi pour nous montrer la beauté, l'utilité, l'excellence de la philosophie, qui a pour but de développer l'intelligence, former le cœur rectifier le jugement, en un mot de former l'homme."

" 16 septembre 1891.

" J'espère que la retraite qui va commencer

ce soir va tout-à-fait nous remettre sur le ton. Oui, en entrant ce soir à cinq heures nous laisserons à la porte toutes nos pensées du dehors et nos occupations ordinaires pour ne les reprendre que dimanche prochain. Je vais tâcher d'en profiter le mieux possible."

" 1er octobre 1891.

" Fassent donc Jésus, Marie et Joseph, sous les yeux desquels je veux toujours écrire, que tout ce que tracera ma main soit toujours en vue de la gloire du Père éternel, et que ce noble but soit d'ailleurs celui de toutes mes actions !

" Ce soir il y a eu salut solennel du S. Sacrement, avec récitation du chapelet et prière à saint Joseph. Ah ! qu'il fait bon, après une bonne journée d'étude, d'aller se délasser au pied des autels de Jésus et de Marie, d'aller confier au S. Cœur de Jésus dans un colloque intime nos joies et nos prières, nos craintes et nos espérances.... J'aime bien ce mois du Rosaire qui réunit les trois plus belles dévotions que puisse avoir un chrétien. Je m'efforcerai pendant ce mois de faire grandir mon amour pour les augustes noms de Jésus, Marie et Joseph."

“ 3 octobre 1891.

“ Aujourd'hui veille de la St-François d'Assise, il m'a fallu jeûner comme membre du Tiers-Ordre. Ce matin je ne savais que faire vu que c'est un jour gras, et j'ai flotté un instant entre le respect humain et le devoir, mais celui-ci a dû l'emporter et j'ai été récompensé de ma petite victoire, car ce qui m'intriguait le plus, c'était de me procurer des aliments maigres, et au diner nous avons eu un aliment avec lequel nous avons toujours du thé et du beurre.”

“ 4 octobre 1891.

“ N.D. du T.S. Rosaire. J'ai fait la communion ce matin, ce qui m'a procuré de grandes consolations toute la journée.... Ce soir après la récitation de l'office de la sainte Vierge, M. le Directeur de la Congrégation nous a fait lecture d'un article du *Messager du Sacré-Cœur*, sur la communion fréquente et ses effets, à l'appui duquel il a cité maints exemples J'y ai vu combien je suis peu avancé dans la voie de la piété. ”

“ 6 octobre 1891.

“ Ce soir de neuf heures à dix heures, c'était

mon heure de garde. * Grâce au privilège que me donne ma charge, ** je veille jusqu'à dix heures. Je suis allé faire cette heure à la chapelle au pied de l'autel de la sainte Vierge. Qu'il fait bon de se trouver seul au milieu du silence le plus profond, n'ayant pour toute lumière au milieu de l'obscurité que la lampe du saint Sacrement ; qu'il fait bon de passer un petit quart d'heure en présence du Maître de l'amour : là, loin de tout bruit, la voix du Seigneur se fait entendre claire et pure sans être interrompue par celle du monde. Aussi ai-je promis à mon aimable Sauveur d'aller goûter demain matin le bonheur encore plus grand de le recevoir dans la sainte communion. Je vais me mettre au lit en formant ce désir."

" 16 octobre 1891.

" On ne parle partout que de *picote*...... Quoi qu'il advienne, *Fiat voluntas Dei !*"

" 28 octobre 1891.

" Je reçois de chez nous quelque chose de ces agréables douceurs que l'on goûte tant à la maison paternelle. Je partage avec mes confrères

* Comme membre du Rosaire Perpétuel.

** Celle d'assistant réglementaire.

et amis, car qu'en retirerai-je si je garde tout pour moi ? Il est si deux de savoir qu'on fait plaisir à un ami. "

" 31 octobre 1991.

" Ce soir a eu lieu la clôture des exercices du mois du T. S. Rosaire. Qu'ils étaient doux ces moments de profonde émotion que nous allions passer au pied des autels du Tout-Puissant ! Il descendait de son trône de gloire jusqu'à nous pour se faire à chacun notre compagnon, notre consolation. Il répandait chaque soir dans nos cœurs une douleur de plus en plus amère des blessures faites à son divin cœur. Il allumait dans nos cœurs le feu de son amour. Puis nous implorions le secours de Marie et de son chaste époux, et nous nous relevions heureux et délassés de toutes les fatigues de la journée. Ces beaux jours sont passés. Mais il nous reste encore nos visites au saint Sacrement et nos messes où nous pouvons non-seulement adorer le bon Jésus, mais même nous nourrir de sa chair divine. *O quam bonus Deus qui talia fecit !"*

" 2 novembre 1891.

" Ce soir M. le Directeur nous entretient du choix d'un ami, et cet ami n'est autre que

Jésus. Oui, Jésus, après tout ce que vous avez fait pour moi, tout ce que vous avez souffert, toutes les faveurs que vous m'avez accordées dans le but de gagner mon amitié, je constate avec amertume que plus d'une fois j'ai placé cette amitié dans des créatures indignes, qui hier m'entouraient de leurs prévenances et aujourd'hui me tournent le dos, qui aujourd'hui sont pleines de vie et demain ne seront plus. Vous seul, ô mon Dieu, demeurez toujours le même : vous seul m'avez sans cesse comblé de vos bienfaits, malgré mon infidélité. Eh bien ! je veux désormais, pour réparer le passé, vous choisir comme mon unique ami. Vous seul serez ma force, mon soutien, ma consolation. A vous seul ma confiance, à vous seul mon amour, puisque seul vous pouvez me soutenir dans le chemin de la vie, vous seul pouvez me relever quand je tomberai. Tout pour vous mon Jésus, vous pour tout. Vous partout, vous toujours ! "

" 3 novembre 1891.

" On nous annonce ce soir que la retraite de vocation pour les trois dernières classes devra commencer le 9, lundi. D'abord j'ai été tenté de trouver un mot à dire, vu que nous nous

attendions à ne la faire qu'au printemps comme d'ordinaire, et que de ce temps-ci nous sommes dans des exercices de chants et de drames pour les fêtes de sainte Catherine et de St-André. Mais j'ai arrêté la première parole sur ma lèvre, car, dans ces choses-là surtout, nous devons toujours adorer la volonté de Dieu qui dispose tout pour le mieux. Vous le voulez Seigneur : Fiat !....

" Pour le jour de ma communion réparatrice du mois, j'ai choisi le 13, fête de mon patron saint Stanislas.

" Ce temps est on ne peut plus propice pour acquérir des mérites pour le soulagement des pauvres âmes du purgatoire."

" 4 novembre 1891.

" Suivant l'inspiration de mon ami, j'ai commencé aujourd'hui une neuvaine en l'honneur de saint Stanislas, dont la fête va se trouver précisément le jour de la clôture de cette neuvaine, en même temps que celle de notre retraite. O aimable saint que j'ai choisi pour protecteur de ma jeunesse, gardien de mon innocence et modèle de ma conduite, priez encore devantage le Seigneur pendant ces quelques jours qui précèdent le temps de la retraite pour que je me prépare bien à cette grande action, à

ces temps de grâces où devra se décider ma vocation ; ô ! intercédez pour moi auprès de la très-sainte Vierge Marie que je me plais à appeler comme vous ma mère : *Mater Dei, Mater mea !*"

LETTRE A SA FAMILLE.

" 6 novembre 1891.

" J'ai reçu ce matin votre aimable lettre à laquelle je m'empresse de répondre.... Il y a à peine un mois et demi je vous demandais une pensée de plus dans vos prières, sachant que tous les jours vous priez pour moi, et c'était pour le succès de notre retraite. Eh bien, que diriez-vous si je venais encore vous faire la même demande et pour la même fin.... Oui, maman, encore une retraite, et une sérieuse donc.... Il ne s'agit plus d'une simple halte faite dans l'ascension de la montagne sainte pour considérer le chemin parcouru et celui à franchir, ce que nous faisons chaque année, mais il faut maintenant choisir cette route qui nous conduira plus sûrement au sommet de cette montagne. C'est pendant cette retraite que nous allons faire le choix, ou plutot reconnaître ce chemin que Dieu a tracé à chacun de nous : c'est-à-dire que c'est le temps de décider notre vocation....

Inutile donc de vous dire le grand besoin que nous avons des lumières du Saint-Esprit et des grâces de Celui qui sonde les reins et les cœurs. Cette retraite que nous croyions ne faire qu'au printemps, commencera lundi soir, le 9 du courant, pour se terminer le vendredi soir. Le révérend Père Turgeon, Jésuite, qui nous a fait faire une si bonne retraite l'année dernière, en est le directeur. J'en suis bien content. Je compte sur vos bonnes prières."

" 9 novembre 1891.

" C'est donc ce soir que doit commencer notre retraite. Que je suis heureux ! Depuis longtemps je désire ces jours bénis pendant lesquels Dieu me montrera le chemin qu'il m'a tracé, et que je suivrai avec bonheur, car marcher sans bnt déterminé, c'est bien pénible.

" Mais suis-je bien préparé pour une action d'une si haute importance ? Hélas ! une froideur désolante me glace depuis quelques jours, je ne trouve de goût en rien, tout me répugne. Mais qu'importe ? J'ai fait mon possible pour me bien préparer. C'est Dieu qui m'envoie ces moments d'épreuve. Il saura bien attendrir un peu cette terre que la sécheresse a durcie, et la préparer à recevoir la semence qu'il veut y jeter

par la main de son ministre. Ma bonne Mère et saint Stanislas, sous la protection desquels j'ai mis le succès de ma retraite, sauront bien suppléer à mon impuissance.... "

" Déception ! le prédicateur n'est pas encore arrivé. Mais je me soumets de bonne grâce ; je sais que c'est Dieu qui dispose de tout et que c'est pour le mieux : Fiat !....

" Au revoir donc, mon cher cahier. Ne t'impatiente pas si tu ne me revois pas ces jours-ci. C'est que dès ce soir je fais trève à toute occupation extérieure ; mais je tâcherai de te raconter brièvement ce qui se sera passé pendant ces jours bénis, quand je serai de retour. Au revoir !"

Zéphir fit cette retraite avec une grande piété et la plus complète indifférence pour son propre vouloir, mais aussi avec le plus vif désir de faire la volonté de Dieu.

Le directeur de la retraite le remarqua entre tous, fit part à M. le Supérieur du Séminaire des qualités particulières qu'il avait remarquées en lui.

Zéyhir reconnut dans cette retraite que le monde n'était pas assez pour lui, et ce fut avec

générosité qu'il y renonça. Il hésitait encore entre la vie du sacerdoce séculier et la vie religieuse.

Voici les notes qu'il a laissées :

" Raisons touchant la vie du prêtre :

Direction d'une paroisse,

Direction des affaires,

Rapports avec le monde,

Instruction des enfants.

" Raisons touchant la vie religieuse :

Règle — Retraite — Silence — Pauvreté — Fuite des honneurs — Jeûne — Pénitence."

" 21 novembre 1891.

" Bonne confession, ce soir, qui m'a éclairé davantage sur ma vocation ; car j'ai fait part à mon confesseur des résultats de ma retraite, et il m'a dit que je n'étais certainement pas appelé à l'état auquel j'ai renoncé."

Le lendemain de la clôture de la retraite Zéphir écrivait dans son journal :

" Je reprends les occupations ordinaires. Tout va bien. Je suis heureux."

Voici une lettre qu'il écrivit à ses parents peu après, la dernière qu'il leur écrivit et que la maladie l'empêcha de terminer.

“ Séminaire de Rimouski, 27 novembre 1891.

“ Bien Chers Parents,

“ J'aurais voulu pouvoir vous écrire aussitôt après notre retraite, mais les préparatifs que nous avons dû faire pour la fète de sainte Catherine et celle de Mgr Blais, qui se trouve lundi prochain, le 30, m'en ont empêché. Maintenant que nous sommes à peu près libres, je ne puis m'empêcher de vous en dire un mot.

“ D'abord j'ai fait tout mon possible pour m'y bien préparer. Ensuite pendant les trois jours qu'elle a duré, nous n'avions que deux heures de repos par jour, que nous passions en parfait silence. Le reste, nous l'employions soit à recevoir les instructions du prédicateur, soit à la méditation, à la prière ou à la lecture, suivant le temps de la journée. A cela joignez la direction d'un bon père, riche de l'expérience de plus de trente ans passés dans de tels exercices, et vous aurez une idée de l'ouvrage que nous avons pu faire durant ces trois courtes journées. Aussi y ai-je goûté une joie ineffable, un bonheur indicible auquel j'aurais désiré vous voir tous prendre part. Vous pouvez donc conclure que j'ai fait une très-bonne retraite et que j'en suis

satisfait. Si les résultats n'ont pas été tels que j'aurais pu le désirer, c'est qu'il a plu au Ciel qu'il en fut ainsi, et je m'y conforme volontiers.

" Mais après ces jours de bonheur, une autre journée, non moins grande, dans son genre bien entendu, nous était réservée peu de temps après : je veux parler de la Ste Catherine, cette fête qui est l'objet des désirs de tous les jeunes écoliers et un souvenir ineffaçable pour les anciens, et qui en outre est.... unique dans la vie."

Cette lettre s'interrompt là.

XI

L'offrande acceptée.

Zéphir dut laisser la classe et l'étude vendredi, le 27 novembre. La maladie ne parut pas d'abord avoir un caractère grave, du moins Zéphir le croyait. Bien qu'indisposé depuis quelques jours, il n'en parlait pas, se confiant comme toujours en la force de sa constitution, et croyant d'ailleurs à une passagère indisposition. Il avait passé la nuit précédente dans une insomnie complète, souffrant d'une fièvre très-forte. Le matin arrivé, il se rendit à l'infirmerie, et le médecin fut appelé. Ce retard amena sans doute quelques complications dans la maladie et contribua à l'aggraver.

Zéphir s'appliqua à unir sa volonté à celle de Dieu et se déclara content de souffrir et de mourir même si telle était la volonté de Dieu.

Sa mère avertie se rendit aussitôt auprès de son fils. Elle comprit en le voyant la gravité du mal et fit généreusement à Dieu le sacrifice de son enfant. A son arrivée elle lui demanda s'il lui coûterait de mourir. — " Oh ! non, maman, répondit-il, j'ai fait une trop bonne retraite." Puis

l'attirant à lui : " Approchez, maman, dit-il, il nous reste peu de temps, mais il est à nous ; je vais vous parler de notre retraite."

La force de la fièvre augmenta davantage et mit bientôt le malade dans un état d'inconscience et de délire presque continuel. Il fallait veiller à son chevet jour et nuit.

Quand il paraissait revenir à lui-même; il parlait souvent de sa Mère du Ciel. Au milieu de la nuit de jeudi, à vendredi il chanta l'hymne *Ave Maris Stella.* A la quatrième strophe : *Monstra te esse Matrem,* il fixait sa vue vers le ciel, il levait ses mains et les agitait comme s'il eût voulu s'élever vers le ciel, et sa figure était tout enflammée.

Zéphir ne pouvait recevoir la sainte communion, et, on le comprend, c'était là la plus grande douleur de sa bonne mère. Cette faveur ne lui fut pas toutefois refusée. Le vendredi, vers une heure de l'après-midi, le cher malade était dans un état tellement alarmant qu'on lui donna l'Extrême-Onction. Peu après il s'opéra en lui une réaction telle qu'il demanda à se confesser et à communier. Il se prépara à cette grande action avec le plus grand soin. " Eloignez-vous,

dit-il à sa mère, je vais me préparer à recevoir mon Dieu." Alors joignant ses mains, il se mit à prier dans le plus profond recueillement et avec une conviction qui tirait les larmes des yeux de tous les assistants. Il récitait avec ardeur l'acte de contrition, en appuyant avec force sur les mots les plus importants. Il demanda pardon à ses condisciples, à ses maîtres et à sa mère.

Lorsqu'il vit entrer son directeur, le Rév. M. Roy, avec le saint Viatique, il dit : " Comment se fait-il donc que le bon Dieu me fasse le bonheur de le recevoir avant de mourir ?"

Il communia pieusement.

Puis les mains jointes, les yeux aux ciel, la figure tout enflammée, il se mit à prier de vive voix, répétant une foule d'oraisons jaculatoires :

" Jésus, Marie, Joseph, ayez pitié de moi !

" Marie, ne m'abandonnez pas, venez me chercher !

" Saint Stanislas, mon patron, priez pour moi !

" Mon bon Jésus, miséricorde !

" Ma bonne Mère, moi qui vous ai tant aimée, qui suis votre congréganiste, priez pour moi, ne m'abandonnez pas à l'heure de ma mort, venez me chercher !"

Ou bien en agitant ses mains qu'il élevait, il répétait dans toute l'ardeur de son amour : Au ciel ! au ciel ! au ciel !

Il fit ensuite ses adieux à sa mère avec ses dernières recommandations pour sa famille. Il dit à sa mère qu'il n'avait qu'un seul regret : celui de n'avoir pu dire une messe avant de mourir.

J'ai toujours aimé deux Marie sur la terre, dit-il encore à sa mère, qui porte ce nom, mais je les aimerai encore davantage dans le ciel. Je vais prier le bon Dieu pour que nous soyons tous réunis dans le ciel.

Il demanda qu'on lui apportât l'image de l'Immaculée Conception. L'ayant reçue, il la porta à ses lèvres, puis la pressa sur son cœur avec le crucifix et la relique de la vraie croix.

Il dit à son ami qui venait lui faire ses adieux : " Mon frère, merci, c'est notre amitié en Marie qui cause mon bonheur. Oui, je suis heureux. Bientôt je serai dans les bras de notre bonne Mère. Je prierai pour toi.... Adieu, mon frère !

Pendant ce temps sa figure était toute rayonnante de joie. Il suffisait de le voir pour être consolé et pour envier son sort : on voyait qu'il oûtait un bonheur qui n'était pas de la terre.
g

Peu après il s'enquit du temps où arriverait la première fête de la sainte Vierge, disant qu'il avait toujours demandé de mourir un de ses jours de fêtes. Comme on lui répondit qu'il y avait encore cinq jours avant l'Immaculée Conception, il dit qu'il ne croyait pas pouvoir se rendre jusque-là, et que c'était sans doute parcequ'il était indigne d'une si belle faveur.

Il fit recommander aux congréganistes d'être bien fidèles à réciter l'office de la sainte Vierge, et d'observer les règles de la Congrégation, en particulier l'article IV touchant les devoirs envers les congréganistes défunts.

Pendant tout ce temps il éprouvait une grande consolation. Le maître d'infirmerie, Monsieur l'abbé J.A. Ouellet, lui ayant demandé s'il consentirait à céder sa place à un autre, il répondit : " J'ai fait le sacrifice de ma vie, et je ne voudrais pour rien au monde donner ma place, je suis trop heureux. Cependant je suis prêt à faire la volonté de Dieu : s'il m'appelle à lui, je l'en remercierai, s'il me laisse sur la terre, je n'irai pas dans le monde : j'aime le plaisir et la joie, mais j'y ai renoncé dans ma retraite.... Je veux faire la volonté du bon Dieu, mais je souhaite que ce soit d'aller à lui dès maintenant. "

Mais le moment de cette union avec Dieu, qu'il désirait si vivement, n'était pas encore arrivé. La maladie diminua d'intensité, même jusqu'à donner de légères espérances.

Durant les jours qui suivirent, le cher malade affaiblissait davantage Toute espérance était désormais perdue, hormis la grande et consolante espérance de la sainte mort de ce pieux serviteur de Marie. Il souffrait avec la plus parfaite résignation à la volonté de Dieu, étant toujours étroitement uni à Jésus et à Marie par la prière.

Le mercredi, sa mère, épuisée de fatigues par la douleur et par les veilles continuelles au chevet de son fils, prit le parti de retourner dans sa famille. Elle n'avait d'ailleurs aucune inquiétude sur ce cher enfant : il était à Jésus et à Marie, et sous la garde de si puissants protecteurs que pouvait-elle craindre ? Elle fit ses adieux à son enfant qui lui répondit par un regard et un sourire qui disaient tout son bonheur et son détachement.

Peu après il demanda où était sa mère. On lui répondit qu'elle était au pied de l'autel et qu'elle faisait de nouveau le sacrifice de son enfant.

— " Pourvu que ce soit la volonté de Dieu, dit-il, je suis content, car il est plus parfait de se soumettre à la volonté de Dieu."

Vers le soir il manifesta le désir de recevoir la sainte communion le lendemain, jour de l'Immaculée Conception, et ce furent ses dernières paroles.

Il conserva connaissance parfaite jusqu'à ses derniers moments.

A neuf heures moins dix minutes, Zéphir expira paisiblement dans le Seigneur, à l'âge de vingt ans et dix mois.

Les anges vinrent recueillir son âme, cette fleur de la terre, pour la porter au ciel. C'est cette assurance qui faisait la consolation, que dis-je, la joie de ses amis. Son ami intime nous disait avec le calme le plus grand, la joie et la sérénité sur la figure : " Son corps, peu importe, son âme est au ciel ! "

L'admiration fut grande lorsqu'on connut plus intimement les vertus de ce fervent serviteur de Dieu : vertus qu'il avait su si bien cacher. Le secret pour lui était bien facile : lui-même les ignorait, tant il est vrai de dire que plus on s'approche de Dieu plus on perçoit la distance infinie qui nous en sépare.

Zéphir a rendu son âme à Dieu en demandant la sainte communion, pouvons-nous dire. Dieu a rempli son désir, nous en avons la ferme assurance, en l'appelant à lui, en le confirmant en grâce, en l'admettant à ce banquet immortel que Dieu donne à ses élus dans le ciel.

Il ne demandait qu'une chose ici-bas : faire la volonté de Dieu. Au ciel son bonheur doit être grand : sa volonté est celle de Dieu même, il ne peut vouloir autre chose.

Dans son désir de faire la volonté de Dieu Zéphir s'est souvent offert à lui durant se vie et ses derniers jours. Cette offrande a été agréable au Très-Haut, et elle a été jugée digne d'être acceptée.

Ou plutôt n'était-ce pas Dieu lui-même, auteur de tout don et de toute grâce, qui lui inspirait cette pensée généreuse ? La vertu de ce jeune homme charmait les regards de Dieu, il est vrai, mais elle n'était pas assez connue des hommes : Dieu voulait nous la faire connaître davantage, et cela pour notre bien et notre édification.

On ne connaît bien le parfum de la fleur qu'après qu'elle a été cueillie : cette fleur, l'âme de Zéphir, nous embaume du parfum de ses vertus surtout depuis que Dieu l'a cueillie.

La fleur qui reste sur l'arbre se change bientôt en fruit, mais le fruit fait oublier la fleur ; Zéphir aurait produit d'heureux fruits de salut : prêtre, religieux peut-être, il aurait travaillé à la gloire de Dieu ; mais ces beaux fruits de l'âge mûr auraient fait oublier les fleurs de la vie d'écolier, et ce que Dieu voulait c'était de conserver ces fleurs dans toute leur beauté et leur fraîcheur, c'était de les offrir à l'admiration de ses condisciples, et cela sans fin, car désormais elles sont immortelles, le temps a passé pour elles. Aussi longtemps on se rappellera Zéphir, aussi longtemps on se rappellera ses vertus : son grand amour de Jésus et de Marie, sa soumission en tout à la volonté de Dieu, sa grande humilité, son esprit de pénitence et de mortification, comme aussi son zèle pour la gloire de Dieu et pour le bien de ses confrères, l'affection qu'il portait à ses parents et à ceux qui lui faisaient du bien. Ces vertus qu'il avait puisées au foyer domestique, il sut les augmenter par la suite, en mettant à profit tous les enseignements qu'il reçut. Il a réalisé cette parole de l'Ecriture Sainte, qui était une de ses devises : " Il est bon à l'homme de porter le joug dn Seigneur dès ses plus tendres années."

Maintenant, chers élèves, qui avez été les condisciples de cette ange, ou qui viendrez après lui parcourir le chemin qu'il a lui-même parcouru, admirez en passant ces fleurs de vertu cueillies par la main de Dieu ; ces fleurs précieuses vous charmeront par leur grâce et leur beauté, leur parfum pur et céleste vous attirera toujours vers Dieu, vers la Table Sainte, vous conduira aussi à l'autel de Marie.

Et nous qui venons d'écrire ces lignes, nous qui avons connu Zéphir, qui avons été témoin de ses vertus, qui avons connu la bonté de son cœur, nous lui demandons une faveur : qu'il intercède pour nous auprès de Dieu, qu'il vienne souvent parler à notre âme de Jésus et de Marie.

XII

Condoléances, Etc.

Lettre du Révérend M. R. P. Sylvain, Supérieur du Séminaire de Rimouski, à la mère de Zéphir.

Séminaire de Rimouski, 19 décembre 1891.

Madame,

Il est de mon devoir de m'unir à tous vos parents et amis pour vous offrir mes sincères condoléances en même temps que les consolations de la foi à l'occasion de la mort de votre enfant bien-aimé qui était aussi le nôtre.

La mort de votre enfant est plutôt un sujet de joie que de deuil ; elle a été l'écho de sa vie. Et sa vie, nous la connaissons bien, puisqu'il en a fait lui-même le récit. Ce cher enfant l'a dit durant sa maladie : " Mes parents trouveront dans mon petit journal un grand sujet de consolation. "

Ce petit journal je l'ai lu en partie, et il m'a révélé la beauté de l'âme de ce jeune homme, tout comme la douceur de son caractère et les belles qualités de son cœur et de son esprit. Zéphirin a aimé tout ce qui est beau : la nature

et ses spectacles grandioses; il lisait dans ce grand livre qui raconte la puissance et la bonté de Dieu. Des choses visibles et passagères il s'élevait aux choses d'un ordre supérieur et d'une durée sans fin.

Il a aimé la vertu et le travail : la vertu parcequ'elle charmait son cœur, le travail parcequ'il protégeait sa vertu et lui fournissait le moyen de connaître Dieu davantage et de le servir plus efficacement.

Il a aimé Notre-Seigneur d'un amour ardent et généreux ; il s'était lié étroitement au divin Maître en entrant dans le Tiers-Ordre de St-François pour avoir ainsi l'occasion de se mortifier davantage. La sainte communion et la dévotion à Marie sont les deux sources fécondes où il a puisé la vie chrétienne. Convive assidu de la table eucharistique, il se nourrissait plusieurs fois la semaine du pain de vie qui fait les jeunes gens forts et purs ; il aimait à être seul en présence du Saint Sacrement pour épancher plus librement son cœur dans le divin Cœur de Jésus, et il dit lui-même que Notre-Seigneur daignait lui faire goûter la douceur de ses consolations.

Mais ce qui le distingue particulièrement c'est

sa tendre dévotion à la Sainte Vierge. Il a aimé Marie naturellement comme un enfant aime sa mère. En parler, s'entretenir de ses vertus et de sa bonté, était pour lui un besoin ; aussi avec quelle grande édification on constate que tous les samedis et la veille des fêtes de la Sainte Vierge, il trouvait moyen de parler de sa bonne Mère avec quelque confrère auquel il communiquait le tendre et filial amour qu'il avait pour la Reine du Ciel. " Heureux, disait-il, ceux qui ont choisi Marie pour centre de leur amitié. Aimer Marie de plus en plus, telle est notre devise." Et comme il était fier de porter l'insigne des Congréganistes ! Au commencement de l'année il avait été élu secrétaire de la Congrégation de la Sainte Vierge.

Lorsqu'une vie suit une telle direction et s'élève vers de si clairs et si purs sommets on ne peut regretter qu'une chose, c'est que Dieu ne lui ait pas donné le temps d'atteindre son parfait développement.

Mais il fallait une victime et Dieu ne pouvait faire un meilleur choix. Et il a envoyé ses anges dérober au petit jardin du Séminaire ce lys pour le joindre au bouquet parfumé qu'ils ont offert à leur Reine Immaculée au jour de sa fête.

Je ne puis, Madame, que vous remercier de nous avoir confié un enfant si vertueux et de nous avoir procuré l'avantage de travailler à son éducation et de participer ainsi aux mérites qu'il a acquis par sa vie exemplaire.

Son souvenir vivra longtemps dans cette maison, sur laquelle il ne manquera pas d'appeler les bénédictions divines.

Recevez, Madame, pour vous et votre mari, l'expression de ma vive sympathie.

Votre dévoué serviteur,

R. P. SYLVAIN, Ptre.
Sup.

A une séance publique donnée par l'Académie St-Jean le 17 mai 1892, le président de cette société, M. S. Bellavance, a rendu hommage à la mémoire de Zéphir.

" Depuis sa dernière séance, a-t-il dit, l'Académie St-Jean a fait des pertes douloureuses. La mort a frappé dans les rangs de ceux qu'elle aimait. Elle lui a enlevé un protecteur bien-aimé, * elle a aussi flétri un front que l'Académie avait elle-même couronné. En ce jour de revue

* Monseigneur Langevin.

générale, l'Académie doit payer le tribut de reconnaissance dû à la mémoire de ceux à qui elle a eu des obligations. Il convient de jeter ne fut-ce qu'une fleur sur ces tombes à peine fermées, mais à jamais fermées."

Après avoir rappelé ce que fut Mgr Langevin pour l'Académie, il ajouta :

" Notre société a aussi perdu un de ses membres les plus dignes dans la personne de M. Zéphirin Verreau. — Il était trop bon, lui, Dieu ne nous l'a pas laissé. Je voudrais pouvoir vous parler un peu de sa piété et de sa vertu : j'essaierais de vous peindre ce cœur plein d'amour de Dieu, réchauffant tout autour de lui.... A vingt ans à peine sa carrière était remplie.... Il a passé en faisant le bien, et la semence du bon exexemple qu'il a jeté dans les cœurs produira longtemps des fruits abondants. Et comme il est doux le souvenir qu'il a laissé, dans les cœurs auxquels le sien s'est ouvert ! Si ceux-là voulaient parler, que ne diraient-ils pas de sa piété, de sa vertu ?.... Piété, obéissance, travail, succès : telles sont les conditions que l'Académie exige dans ceux qui convoitent ses couronnes. Personne peut être ne les a remplies toutes aussi bien que M. Zéphirin Verreau.... Les travaux que

l'Académie possède de M. Verreau dénotent chez leur auteur une grande sensibilité : c'était là la note distinctive de son caractère.... Aujourd'hui l'Académie veut rendre un dernier hommage à la mémoire de celui qu'elle a perdu : c'est de le proposer comme modèle. Oui, chers confrères, voilà un modèle à suivre. Déjà nos supérieurs nous l'ont proposé comme tel, l'Académie veut le faire aussi. Travaillez comme il a travaillé, fécondez votre travail par la piété, fortifiez-le par l'obéissance, et l'Académie vous promet d'avance des couronnes."

La société St-Louis de Gonzague, dans sa séance du 10 décembre 1891, a adopté les résolutions suivantes :

" Proposé par M. Samuel Bellavance, secondé par MM. Raoul Asselin et George Bouillon :

1° Que c'est avec une vive douleur que les membres de la Société St-Louis de Gonzague ont appris la mort de leur bien-aimé confrère, M. Zéphirin Verreau, élève de Philosophie, décédé le 7 du courant ;

2° Que cette société présente à la famille de notre regretté confrère l'expression de ses condo-

léances dans l'épreuve qui l'afflige, et qu'à cet effet copie des présentes résolutions lui soit transmise.

LOUIS CÔTÉ, Président,

J. P. DUBÉ, Secrétaire.

Les restes mortels de Zéphir reposent dans le nouveau cimetière de Rimouski, dans l'angle des côtés nord et est. La famille a fait placer sur sa tombe un marbre portant l'inscription suivante :

A la Mémoire de
M. JOS. ZÉPHIRIN VERREAU,
Elève du Séminaire de Rimouski,
décédé le 7 déc. 1891
à l'âge de 20 ans et 10 mois.
Moi aujourd'hui
Vous demain.
R. I. P.

Les élèves sont allés de temps à autre en communauté visiter cette tombe et y ont récité le chapelet.

Nous terminerons par la poésie suivante. L'auteur signe " Lionel " et n'est autre que cet ami intime dont Zéphir a parlé si souvent.

POURQUOI ?......

A LA MÉMOIRE DE MON AMI Z. VERREAU, DÉCÉDÉ
LE 7 DÉCEMBRE 1891.

—

Zéphir, voici que la nature
Va sortir de son long sommeil,
Elle apparaît brillante et pure,
C'est le printemps, c'est le réveil.
Et moi je reste dans l'attente
Que tu laisses tes sombres draps ....
Quel est ce rêve qui t'enchante ?
Pourquoi ne t'éveilles-tu pas ?

*

La terre a frémi sous la flamme
Que jette le ciel chaque jour
A tout ce qui possède une âme
Et qui suit la loi de l'amour.
Et toi, quand la prairie est verte,
Quand Mai chante dans les lilas,
Dans le tombeau tu dors inerte....
Pourquoi donc ne revis-tu pas ?

*

Sur sa tige fragile encore
La fleur monte et s'épanouit,
Sous la lumière qui la dore
La nature se réjouit.
En vain j'y cherche ton sourire
Que vint éteindre le trépas,
Réponds au moins, daigne me dire
Pourquoi ne me souris-tu pas ?

Le gai rossignol sur la branche
Gazouille et chante tout le jour
En ajustant la mousse blanche
Où s'abritera son amour.
Et ta langue reste raidie
Quand toute voix chante ici-bas....
Ranime ta lèvre sans vie....
Pourquoi ne me parles-tu pas ?

*

Et voici le mois de Marie :
Pour l'honorer les tendres fleurs.
Vont à ses pieds verser leur vie ;
C'est le mois cher à tous les cœurs
Au pied de l'autel de la Mère
Qui nous protège de son bras
Allons porter notre prière....
Zéphir pourquoi ne viens-tu pas ?

*

Ami, voici que la nature
Va sortir de son long sommeil,
Elle apparaît brillante et pure,
C'est le printemps, c'est le réveil.
Et moi je reste dans l'attente
Que tu laisses tes sombres draps....
Quel est ce rêve qui t'enchante ?
Pourquoi ne t'éveilles-tu pas ?

*

Mais je sais qu'un amour suprême
Est ton partage dans le ciel :

Ton cœur possède ce qu'il aime,
Tu vis au printemps éternel.
Je sais pourquoi sur cette terre,
— Où je ressens encore hélas !
Les coups de la douleur amère —
Je sais pourquoi tu ne viens pas.

LIONEL.

7 mai 1892.

AD MAJOREM DEI GLORIAM ET HONOREM BEATÆ MARIÆ VIRGINIS IMMACULATÆ.

INDEX DES CHAPITRES.

—

		Pages.
	APPROBATION........................	5
	AVANT-PROPOS........................	7
I	OFFRANDE...........................	11
II	LES PREMIÈRES ANNÉES DE ZÉPHIR......	16
III	SON ENTRÉ AU SÉMINAIRE..............	23
IV	LE PETIT MONDE DU SÉMINAIRE..........	26
V	LES AMIS DE ZÉPHIR..................	39
VI	SA DÉVOTION ENVERS LA SAINTE VIERGE	38
VII	SON JOURNAL.........................	44
VIII	AMOUR FILIAL........................	77
IX	LA RENTRÉE EN 1891..................	93
X	COMMENCEMENT DE L'ANNÉE 1891-92....	99
XI	L'OFFRANDE ACCEPTÉE.................	113
XII	CONDOLÉANCES, ETC...................	123